

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001003907980

Les lauriers sont coupés

EDOUARD DUJARDIN

PQ
2220
D8
L3
1968

Les lauriers sont coupés

préface de Valéry Larbaud

introduction

par

Olivier de Magny

Collection dirigée par
MICHEL-CLAUDE JALAR

BIBLIOTHÈQUE
10|18

COUVERTURE : Édouard Dujardin. Eau forte de Jacques-Émile Blanche, 1888.
(Collection particulière).

© ÉDITIONS MESSEIN 1925

Imprimé en France.

PRÉFACE

Il est rare qu'une nouvelle édition d'un livre publié depuis près de quarante ans et dont l'auteur, un des maîtres des jeunes générations, est encore en pleine activité littéraire, soit préfacé par quelqu'un qui avait à peine cinq ans lorsque ce livre a paru. Mais c'est l'auteur lui-même qui a désiré qu'il en fût ainsi et qui a fait à son jeune confrère l'honneur de lui demander cette préface. Nous tâcherons de nous en montrer digne, et nous n'aurons ni l'effronterie de présenter Les lauriers sont coupés aux lecteurs de cette nouvelle édition, ni l'indiscrétion de développer ici les raisons pour lesquelles nous aimons et admirons ce livre ; et même nous nous serions refusé le grand plaisir de voir notre nom figurer si honorablement près de celui d'Edouard Dujardin, si nous n'avions compris qu'il y avait là pour nous une occasion inespérée de dissiper quelques malentendus qui ont surgi récemment au sujet de ce qu'on a appelé le monologue intérieur, et de fixer certains points d'histoire littéraire sur lesquels nous sommes en état de fournir des renseignements de première main.

* * *

Du mois de mars 1918 au mois d'août 1920, une revue littéraire d'avant-garde, The Little Review, de New-York, publia la plus grande partie du cinquième ouvrage de l'écrivain irlandais James Joyce, Ulysses, et l'influence de ce livre se fit bientôt sentir dans les écrits des jeunes hommes de lettres des pays de langue anglaise, qui commencèrent, avant même que l'ouvrage de James Joyce eût été terminé et publié en volume (Paris, Shakespeare and C°, février 1922), à imiter, ou plus exactement à utiliser certaines des formes employées dans Ulysses. Une de ces formes avait particulièrement frappé les esprits par sa nouveauté, sa hardiesse, et les possibilités qu'elle offrait pour exprimer avec force et rapidité les pensées les plus intimes, les plus spontanées, celles qui paraissent se former à l'insu de la conscience et qui semblent antérieures au discours organisé. C'est à cette forme qu'on a donné, en France et peu après la publication de Ulysses, le nom de « monologue intérieur ». On pouvait prévoir qu'une forme qui permettait d'atteindre si profondément dans le Moi le jaillissement de la pensée et de la saisir si près de sa conception séduirait les écrivains les plus persuadés de la nécessité de « suivre la nature », — et c'est ce qu'on a pu voir chez les jeunes écrivains de langue anglaise, ou connaissant l'anglais, qui ont été les premiers à lire Ulysses.

En 1920 je lus ce qui avait paru de Ulysses dans The Little Review, et peu de temps après j'eus le privilège de causer longuement, et à plusieurs reprises, de cet ouvrage avec James Joyce lui-même, qui en achevait alors les derniers Épisodes. Et c'est ainsi qu'un jour il me dit que cette forme avait déjà été employée, et d'une manière continue, dans un livre d'Edouard Dujardin, publié en pleine époque symboliste et antérieur de près de trente ans à la composition

de Ulysses : Les lauriers sont coupés, livre dont le titre seul m'était connu, livre négligé de la plupart des lettrés de ma génération, et beaucoup moins lu que L'initiation au péché et à l'amour, généralement considéré comme la principale contribution d'Edouard Dujardin au roman français. Dans Les lauriers sont coupés, me dit Joyce, le lecteur se trouve installé, dès les premières lignes, dans la pensée du personnage principal, et c'est le déroulement ininterrompu de cette pensée qui, se substituant complètement à la forme usuelle du récit, nous apprend ce que fait ce personnage et ce qui lui arrive... « Du reste, ajouta-t-il, lisez Les lauriers sont coupés. »

Quelque temps s'écoula avant qu'il me fût possible de me procurer un exemplaire du livre d'Edouard Dujardin et de le lire. Quand je le lus enfin, je constatai qu'en effet Les lauriers sont coupés, bien que totalement différent, par l'esprit et par le style, de l'ouvrage de James Joyce, devait être considéré comme une des sources formelles de Ulysses. Mais surtout je fus stupéfait de penser qu'un tel livre, d'une valeur littéraire si évidente, et qui contenait toute la technique d'une forme nouvelle, séduisante, riche en possibilités de toute sorte, capable de renouveler le genre « roman » ou de s'y substituer complètement, avait pu demeurer inaperçu pendant de si nombreuses années, ignoré des artistes sur lesquels il aurait pu avoir une influence féconde, inconnu des imitateurs habiles et des vulgarisateurs qui auraient pu s'emparer de la formule nouvelle, l'adapter aux goûts du grand public, la mettre à la mode, — faire, enfin, ce qu'Edouard Dujardin, artiste trop sincère, trop difficile envers lui-même, trop respectueux de sa vocation pour exploiter sa trouvaille et commercialiser son art, n'avait pas daigné faire.

* * *

En réalité, la découverte et la mise en œuvre de cette forme si neuve ne représente qu'une phase, — mais la plus récente, — du développement d'une tradition littéraire qu'on peut faire partir de Montaigne. La forme qu'il adopta et fit sienne à jamais est celle de l'Essai, transposition de ce qu'on pourrait appeler « le monologue bavardé » ou encore « les propos à bâtons rompus »; et par moments cette forme côtoie d'assez près celle de Les lauriers sont coupés; mais elle n'y entre jamais, parce que l'élément naturel qui sert de base, de modèle, à Montaigne, est toujours la parole, la voix haute, et non pas la pensée intime en formation.

La poésie lyrique dite familière et opposée au lyrisme d'apparat, — Théophile à Malherbe, — semble bien avoir continué, avant la prose, cette tradition, et il est probable qu'en étudiant l'histoire du monologue dramatique, on arriverait par degrés à la « méditation » des poètes romantiques (chaque fois qu'il s'agit d'une véritable méditation, ou effusion de la pensée du Moi profond, et non d'un discours ou d'une déclamation en vers). Il est vraisemblable qu'on verrait le lyrisme intime ou familier se rapprocher peu à peu du monologue dramatique jusqu'au moment où Robert Browning réalise l'union de ces deux formes dans ses monologues dramatiques purs, en dehors de toute action dramatique à plusieurs personnages, comme dans The Ring and the Book et dans les poèmes du même type que Prince of Hohenstein-Schwangau, Saviour of Society (et non pas, comme on l'a dit, dans My last Duchess, qui suppose évidemment la présence d'un auditeur qui à n'importe quel moment pourrait devenir un interlocuteur). La forme de ces poèmes est presque celle du monologue

intérieur, et on a pu s'y tromper; pourtant il est visible qu'ils ont pour base formelle, dans la nature, la rêverie à haute voix, ou à mi-voix, c'est-à-dire, encore, la parole.

* * *

Le progrès vers le monologue intérieur est encore plus sensible chez les prosateurs que chez les poètes. On voit la confession, la méditation et l'effusion occuper de plus en plus de place dans leurs ouvrages d'imagination, empiéter de plus en plus sur le récit. Même, à la forme « récit » succède la forme « roman par lettres », et plus tard la forme « journal intime », qui côtoie de très près (dans certains livres de F. Dostoiewski par exemple) la forme employée dans *Les lauriers sont coupés*, mais qui reste cependant basée sur la donnée réelle « journal intime ». (Naturellement, dans tout ceci il ne s'agit que de formes considérées abstraitements, — comme « le sonnet » ou « la tragédie », — et non d'œuvres, et le mot « progrès », ici, ne veut pas dire « perfectionnement », mais « acheminement » : il serait aussi absurde de dire que la forme « journal intime » est supérieure à la forme « roman par lettres » que de croire que ce qui est moderne est par-là même supérieur à ce qui est ancien.) Un pas au-delà du « journal intime », et le « monologue intérieur » apparaissait. Mais pour franchir ce pas il fallait beaucoup d'audace, une grande capacité d'invention et une rare maîtrise. La volonté d'être original à tout prix n'y aurait jamais suffi, et les historiens et les observateurs de la littérature et des autres arts savent bien, par expérience, qu'une forme vraiment originale et neuve en son temps est fatidiquement le signe d'un talent original, la marque extérieure d'une œuvre viable. C'est pour cette raison qu'il est très improbable qu'on découvre un ouvrage antérieur à *Les*

lauriers sont coupés écrit en monologue intérieur, ouvrage qui ne serait qu'une simple curiosité historique, quelque chose comme un jeu de la nature, et que pas un lettré n'aurait songé à signaler aux autres, même pour le condamner. Une forme originale, rencontrée par hasard (et cela est bien invraisemblable) ne suffirait pas à donner à un livre une existence même éphémère et très obscure. Forme et substance sont inséparables. Aussi faut-il voir dans *Les lauriers sont coupés* tout le contraire d'une curiosité de l'histoire littéraire, d'une anticipation fortuite de la forme consacrée et répandue trente ans plus tard par James Joyce.

*Edouard Dujardin a voulu exprimer quelque chose qui n'avait pas encore été exprimé avant lui; et c'est ce qui l'a conduit à la découverte, à la création de cette forme. C'est à lui que tout le mérite en revient : il a fait une tentative hardie, et cette tentative a réussi. On le verra en lisant *Les lauriers sont coupés*.*

* * *

*Ni cette tentative ni sa réussite ne passèrent inaperçues lorsque l'ouvrage parut, en 1887, dans *La Revue Indépendante*, fondée l'année d'avant par Edouard Dujardin, et qui venait de donner à ses lecteurs *En Rade*, de J. K. Huysmans. Plusieurs confrères firent part, oralement ou par lettre, de leur approbation au jeune auteur. Mais on sait dans quelles conditions le mouvement symboliste se fit : à l'insu du grand public, à l'écart de la grande presse quotidienne et des revues à grand tirage, presque entre écrivains, — et cela pendant des années (on peut dire les vingt dernières du XIX^e siècle), jusqu'au jour où, presque subitement sembla-t-il, nous assistâmes à son triomphe et vîmes les noms de Mallarmé (mort) et des grands précurseurs*

(Rimbaud, Corbière, Ducasse, Laforgue) dans des journaux et des revues qui, jusqu'alors, n'avaient connu que les derniers Romantiques, les Parnassiens et les Naturalistes.

Pendant cette longue période d'obscurité, il était impossible qu'Edouard Dujardin pénétrât là où son maître et ami Mallarmé, et les précurseurs, n'étaient ni admis ni même pris au sérieux. Ensuite, le triomphe général du Symbolisme, officiellement reconnu et porté enfin à la connaissance du grand public en retard de plus de vingt ans sur l'élite des lecteurs, n'impliqua pas un inventaire complet des richesses de cette époque, un renouveau d'études dans la direction des premières œuvres symbolistes, ni une recherche des livres méconnus. Enfin, Edouard Dujardin avait beaucoup agi (par les revues qu'il a fondées et soutenues, par ses campagnes de critique et ses conférences), il avait aussi beaucoup innové, techniquement, en poésie et au théâtre, et cela à une époque où on innovait beaucoup, où on inventait le vers-libre et toute une prosodie nouvelle, et où beaucoup d'écrivains de second ordre recherchaient l'originalité purement extérieure : l'œuvre d'Edouard Dujardin, très variée et pleine de contrastes, très riche en tentatives de toute sorte dans plusieurs directions, ne se détachait pas nettement, dans toutes ses parties, sur ce fond d'histoire littéraire, confus et agité. Ses travaux d'historien des religions (deuxième période de son activité littéraire) et ses ouvrages de dramaturge et de poète (période actuelle), cachaient à ses nouveaux lecteurs une partie de l'œuvre qu'il avait édifiée pendant la période symboliste, et notamment ce livre-ci, Les lauriers sont coupés, qui nous apparaît à présent comme son chef-d'œuvre de romancier et dans lequel nous voyons sa plus importante contribution à la technique littéraire de notre époque.

* * *

Nous avons dit que même avant que Ulysses eût paru en volume, la forme « monologue intérieur » avait été imitée, ou mise en œuvre, à la suite de James Joyce, par quelques jeunes écrivains de langue anglaise ou connaissant l'anglais. En 1923 paraissait à Paris (The Three Mountains Press, éditeur) un essai historique (littéraire) intitulé The Great American Novel, par William Carlos Williams, écrit sous la forme du monologue intérieur. Dans le corps de cet ouvrage l'auteur reconnaissait qu'il empruntait cette forme à James Joyce, et il ajoutait, avec une nuance ironique : « Quelle perte ce serait pour la littérature si les Français ne connaissaient Joyce que dans dix ans! »

Dans un compte rendu de The Great American Novel, donné la même année à La Revue Européenne, je relevai cette exclamation de W. C. Williams, en disant qu'un certain nombre d'écrivains et de lettrés français connaissaient Joyce et que la forme du monologue intérieur, comme Joyce lui-même me l'avait fait remarquer, avait été employée pour la première fois dans le livre d'Edouard Dujardin, Les lauriers sont coupés, publié en 1887. Ainsi je rétablissais la vérité sur un point d'histoire littéraire et revendiquais justement en faveur d'un écrivain français l'honneur d'avoir été le premier à employer une forme qui jouissait d'une grande faveur auprès des jeunes écrivains des États-Unis.

Ensuite, et comme un post-scriptum ou une parenthèse dans le corps de cet article, je disais que cette forme, inventée par un romancier français, adoptée dans un ouvrage déjà célèbre par un écrivain irlandais, et qui était en train de connaître une grande faveur en

Amérique, était probablement destinée à jouer un rôle important dans les prochaines productions de toutes les littératures européennes. Simple hypothèse basée sur l'analogie et sur la connaissance de la tradition et de ses tendances générales; tentative pour prévoir l'histoire littéraire du lendemain; sorte de pari que faisait le critique avec lui-même. Ainsi je disais que si cette hypothèse se vérifiait, pendant un certain temps les livres écrits sous d'autres formes que le monologue intérieur paraîtraient « démodés », (mais « paraîtraient » seulement, et « démodés » entre guillemets, démodés pour les lecteurs peu lettrés qui introduisent la notion absurde de mode et d'actualité dans les questions littéraires). Cette partie de ce compte-rendu a été inexactement interprétée, et on m'a représenté comme un partisan du monologue intérieur, comme un homme persuadé de la supériorité de cette forme sur d'autres formes, ce qui est très loin de ma pensée. Je croyais et je crois encore que le monologue intérieur sera adopté par un grand nombre d'écrivains d'avant-garde en France et hors de France, comme il l'a été aux États-Unis après la publication de *Ulysses*, et je crois aussi que cette forme, tombant aux mains d'écrivains médiocres, se verra tôt ou tard discréditée, mais qu'alors les bons ouvrages qui auront été écrits en monologue intérieur survivront à ce discrédit, à cet abandon d'une forme, — exactement comme Racine survit à la tragédie classique.

* * *

Nous venons de dissiper, définitivement (nous l'espérons) les principaux malentendus qui ont surgi aux États-Unis et en France, dans ces dernières années, au sujet du monologue intérieur. Nous avons établi la priorité d'Edouard Dujardin en ce qui concerne l'inven-

tion et l'emploi de cette forme, que nous avons distinguée de celles qu'employèrent Robert Browning et Dostoevsky, et de laquelle nous avons cherché à tracer la généalogie.

Récemment, encore, quelques efforts ont été faits pour établir une confusion entre le monologue intérieur et certains procédés mis en œuvre par les Expressionistes allemands et scandinaves. Mais il n'y a en réalité aucun rapport entre ces deux formes, comme les lecteurs qui ne connaissent pas l'allemand pourront le voir en lisant un article de *La Revue Européenne* dans lequel, à propos de la représentation d'une pièce de Strindberg à Paris, Marcel Ray décrit les procédés de l'Expressionisme.

Il n'est pas non plus, croyons-nous, nécessaire de répondre à ces critiques qui ont dit que le monologue intérieur était quelque chose de contraire à la tradition française. Il faudrait d'abord rechercher les limites et l'essence même de la « tradition française »! Mais Edouard Dujardin n'a-t-il pas répondu d'avance à ce reproche à la fois vague et formidable, en consacrant *Les lauriers sont coupés à la mémoire de Racine*?

Et maintenant il ne nous reste plus qu'à demander pardon au lecteur d'avoir trop longtemps retardé son plaisir.

VALÉRY LARBAUD.

INTRODUCTION

Si l'œuvre abondante et diverse d'Edouard Dujardin n'a, dans sa majeure partie, pas encore émergé de l'oubli qui la recouvre aujourd'hui, son nom, par contre, reste connu non seulement grâce au petit roman sur lequel, avec équité, James Joyce fit tomber un rayon de sa gloire, mais encore parce qu'éroitemment lié à l'histoire du mouvement symboliste.

Né en 1861, en Normandie, aux environs de la belle abbaye du Bec-Hélouin, dans une famille de bourgeoisie provinciale aisée qui l'envoie à Paris, dès qu'il est bachelier, avec mission d'entrer à l'École Normale, Edouard Dujardin s'y consacre aussitôt à ses deux principales passions : la poésie et la musique. Sa sensibilité et son intelligence ouvertes et chercheuses l'orientent particulièrement bien puisqu'elles le conduisent, d'une part, à Bayreuth, où si peu de français, en ce temps-là, s'aventurent, et d'autre part, rue de Rome, à la porte de Mallarmé, le maître sibyllin et, en l'année 1884, tout à fait confidentiel, qui accueille cet ardent jeune homme, bientôt son disciple, parmi les familiers déjà un peu plus nombreux de ses mardis. C'est le jeune Dujardin qui amène Mallarmé à l'historique concert dominical où le poète

d'*Hérodiade* écoute pour la première fois du Wagner. Il fonde en 1885, avec le concours de Houston Stewart Chamberlain, *la Revue Wagnérienne*, au titre gothiquement calligraphié ; on y lira, entre des lithographies de Fantin-Latour et d'Odilon Redon, et parmi les chroniques de Théodore de Wyzewa, de Villiers de l'Isle-Adam, de Huysmans, le sonnet d'hommage, scandaleux avant d'être reconnu sublime : « Le silence déjà funèbre d'une moire », et, non moins important, « Richard Wagner, rêverie d'un poète français. » Persuasif, dynamique, enthousiaste, Dujardin fait se rencontrer chaque mois sur les pages de sa précieuse et mince publication, où lui-même écrit beaucoup, des symbolistes de la première heure tels que René Ghil et Stuart Merrill avec des naturalistes comme Zola, et il obtient qu'ensemble ces adversaires instaurent en France le culte de Wagner, diffusent et commentent la doctrine de Parsifal : celle d'un art intégral.

A peine la *Revue Wagnérienne* a-t-elle disparu, sa mission initiatrice accomplie, qu'Edouard Dujardin prend la direction de la *Revue Indépendante* dont Fénéon avait soufflé l'idée à un certain M. Chevrier vite éclipsé ; il la conserve de 1886 à 1889, période pendant laquelle elle brille d'un grand éclat mais non pas seulement comme citadelle des Symbolistes, car si Wyzewa puis Gustave Kahn y tiennent la chronique des livres, et Mallarmé celle des spectacles, si Verlaine, Laforgue, Verhaeren, Viéle-Griffin, Moréas lui confient des poèmes, elle publie également des textes de Barbey d'Aurevilly et de Paul Bourget, *Un homme libre* du jeune Barrès et *En rade* de Huysmans. Dans les livraisons de mai et d'août 1887 de la *Revue Indépendante* paraît *Les lauriers sont coupés* que l'année suivante la Librairie de la revue édite en

un volume tiré à quatre-cent vingt exemplaires ; mais avant de rappeler l'histoire singulière de ce petit livre, suivons encore un peu Edouard Dujardin dans ses évolutions quelquefois imprévues.

Chercher et publier des auteurs, les recevoir dans les bureaux de la revue, Chaussée d'Antin, clouer aux murs de la boutique les tableaux de Manet, Degas, Guillaumin, Pissaro qu'il y expose, tout cela ne l'empêche nullement d'écrire, et depuis longtemps, des poèmes qu'il réunira en volumes en 1891 (*La comédie des amours*) et en 1904 (*Le délassement du guerrier*). Ce musicien s'intéresse naturellement au vers libre ; il s'intéresse à son élaboration harmonique, à la mise au point de ses possibilités expressives, en technicien sensible, certes, mais plus méticuleux qu'inspiré. On glane à foison, en feuilletant ses recueils, des litanies et des ritournelles, des naïvetés cherchées et des euphonies aimables mais que leur signification nulle n'empêche pas de s'évaporer à peine dites :

O demoiselle, vous avez des robes blanches
 Qui flottent lentes sur vos hanches
 Comme des ailes sur des branches...
 Vous avez, demoiselle, de lentes robes blanches *.

ou ces vers réguliers :

Vous êtes femme et dans mon âme
 Ainsi qu'une Notre Dame
 Il me plaît parfois vous vêtir
 D'un blanc manteau de martyr
 Et d'un sourire oint de dictame *.

S'il s'attache à davantage exprimer une pensée, son poème aurait alors tendance à la prêcher suivant

* *La comédie des amours*

* *Le délassement du guerrier*

le mode d'un lyrisme didactique et profus où se mêlent les appels d'un mysticisme panique et ceux d'une foi « unanimiste » en les instincts nobles de la nature humaine. Récapitulant l'éloge qu'il fait du poète dans *Le second Livre des Masques* (1898), Rémy de Gourmont dose gracieusement réticence et condescendance : « De la logique, de la sincérité, de la douceur et du sentiment, avec l'amour très désintéressé de l'art surtout en ses formes les plus nouvelles, voilà des mots qu'on peut lire, je crois, dans le caractère de M. Dujardin. Sa littérature, quoique très volontaire, demeure toujours très personnelle ; et c'est un mérite, sans lequel tous les autres sont nuls. Il faut se dire soi-même, chanter sa propre musique, quitte à chanter moins bien, parfois, que si on récitait, sur des airs connus, les paroles traditionnelles. »

A l'époque où Gourmont rédige ces lignes, Dujardin s'est déjà lancé dans le plus ambitieux de ses efforts littéraires, dont l'examen dépasse les limites de cet avant-propos : le théâtre. Il a achevé et fait représenter un premier cycle dramatique, *La légende d'Antonia*, consacré à la femme et à l'amour, qui comporte trois pièces : une rapide lecture devine quelque hantise wagnérienne dans ces hiératiques oratios de vers libres, à huit ou dix voix, où le drame progresse moins qu'il ne s'immobilise en incantations. Toutefois un jugement sommaire ici ne suffit pas : rappelons-nous que le théâtre symboliste, apparemment si loin de notre sensibilité, aboutit à l'apothéose du premier Claudel, celui de *Tête d'Or* et de *La Ville* ; mais cette apothéose l'a proprement enseveli, et peut-être quelque chercheur nous étonnera-t-il en récupérant des œuvres qui émurent en leur temps un public « d'avant-garde ».

Quant à Edouard Dujardin, il a, d'autre part,

changé son style de vie. L'héritage paternel a éveillé en lui l'envie et lui a donné les moyens d'échanger la défroque un peu terne du professionnel des belles-lettres contre les habits anglais, les cravates et le monocle du dandy ; il traite alors élégante et joyeuse compagnie dans son rez-de-chaussée de la rue Spontini ; son ami Toulouse-Lautrec le représente même, sur une affiche pour le Moulin-Rouge, barbu et lorgnant une croqueuse de diamants à la mode que ses admirateurs surnomment la Mélinite. Il dévale les Champs-Elysées, menant lui-même un si piaffant attelage qu'un jour son alezan s'emballe, ses timons crèvent le fiacre qui trotte devant et y blessent grièvement une dame. La dame n'est pas contente ; il s'ensuit un procès interminable au cours duquel Dujardin semble s'être piqué au jeu de la chicane et avoir beaucoup perdu. Aussi téméraire turfiste que cavalier, il étonne les champs de course par la prodigalité de ses mises, et la chance qui le favorise s'étant, lors d'un certain grand prix de Deauville, retournée contre lui, le ratiboise. Il se lance alors dans les affaires, ouvre des bureaux, et cette nouvelle expérience alimente son second cycle dramatique : *Les argonautes*.

Cependant une curiosité et une tendance de son esprit qui ne datent pas d'hier l'orientent de plus en plus sur une autre voie : l'histoire des religions. Il apprend l'hébreu, étudie l'exégèse ; chargé de cours d'histoire religieuse à l'École des Hautes Études, il publiera surtout, désormais, des ouvrages sur le judaïsme ancien (*La source du fleuve chrétien*), sur les origines et la première période du christianisme (*Le Dieu Jésus* ; *La légende du Dieu Jésus*). Il a, entre temps, reconstitué ses finances et fait bâtir, sur des plans dessinés par lui, une belle demeure que

décore le peintre Louis Anquetin, au Val-Changis, près de Fontainebleau. Conférencier infatigable, il fixe, de temps en temps, avec l'autorité d'un témoin érudit et perspicace, un point d'histoire littéraire : ses souvenirs sur Mallarmé, ses *Premiers poètes du vers libre* doivent être lus. Edouard Dujardin meurt en 1949, patriarche quelque peu négligé de ce Symbolisme dont on ne reconnaît pas toujours clairement les alluvions très vivantes encore dans la littérature d'aujourd'hui.

Pourtant *Les lauriers sont coupés* lui valurent, peu d'années après la première guerre mondiale, un regain de notoriété qu'il n'avait sûrement pas prévu, fort oublier lui-même de ce volume mince paru, nous l'avons dit, en 1888. Quelles réactions suscita-t-il alors ? Des plus confidentielles. Edmond de Goncourt le fait somptueusement relier, ce qui peut passer pour flatteur. Huysmans murmure avec insistance : « C'est curieux... C'est curieux... » mais comme il ne s'explique pas plus, ce témoignage, cité pour sa provenance, demeure à jamais évasif ! Par contre, Mallarmé, dont la courtoisie néglige rarement de distiller un exquis discernement, écrit dans la lettre où il remercie Dujardin de son livre : « Vous avez là fixé un mode de notation virevoltant et cursif qui en dehors des grandes architectures littéraires, vers ou phrases décorativement contournés, a seule raison d'être pour exprimer, sans mésapplication des moyens sublimes, le quotidien si précieux à saisir. Il y a donc là plus qu'un bonheur de hasard, mais une de ces trouvailles vers quoi nous nous efforçons tous en sens divers. » George Moore (déjà un Irlandais !) et son ami, note finement : « ... la petite vie de l'âme dévoilée pour la première fois. Une musique étonnante de points-et-virgules ». Plusieurs années plus tard, après la réédition par le

Mercure de France * (celle-là que lira Joyce), Gourmont parlera d'un « roman qui semble en littérature la transposition anticipée du cinématographe. »

Très rares mais éminents, quelques lecteurs ont donc aussitôt distingué dans *Les lauriers sont coupés* une originalité dont ils ont su qualifier les effets, mais dont le caractère principal et la portée, qui ne pouvaient apparaître qu'à l'analyse de la *démarche* du romancier, leur échappèrent. Quoi d'étonnant à cela, puisque ce qu'il a incontestablement trouvé, Dujardin lui-même, d'une certaine façon, l'ignore. Quinze ans plus tard, un jeune écrivain irlandais, son génie *in nucleo* le poussant à fortement méditer sur les questions de méthode et de rhétorique, et qui cherche *quelque chose*, reconnaît dans *Les lauriers sont coupés* ce qu'il cherche. Il l'incubera quinze années encore avant d'en accomplir le prodigieux développement dans *Ulysses*. Ainsi nous est-montré que les écrivains écrivent des livres, écrivent leur œuvre mais que la Littérature s'écrit à travers les générations d'écrivains.

Son excellent biographe Richard Ellmann nous apprend comment Joyce, au cours du séjour qu'il fit à Paris en 1903, prenant le train pour Tours où l'attirait un concert, avisa dans un kiosque le livre de Dujardin et l'acheta parce qu'il savait l'auteur ami de l'écrivain irlandais George Moore. En 1922, Valéry Larbaud qui a déjà lu de très près *Ulysses* et va contribuer pour beaucoup à sa traduction en français, interroge Joyce sur la genèse de ce qui l'a le plus impressionné dans cette œuvre et qu'il appelle le monologue intérieur. C'est alors que Joyce lui parle de son ancienne lecture des *Lauriers sont coupés*. Dans la préface qu'il écrivit pour l'édition définitive du roman, chez Albert Messein (1925), Larbaud

rapporte le propos de l'auteur d'*Ulysses* : « Dans *Les lauriers sont coupés*, me dit Joyce, le lecteur se trouve installé, dès les premières lignes, dans la pensée du personnage principal, et c'est le déroulement ininterrompu de cette pensée qui, se substituant complètement à la forme usuelle du récit, nous apprend ce que fait ce personnage et ce qui lui arrive. » Joyce avait donc exactement identifié dans le petit récit de Dujardin, où nul ne l'y avait vu, un principe de création romanesque avec lequel il réalisa, lui, une sorte de révolution littéraire. Aussi est-il bien, en tous les sens de ce mot, l'inventeur du monologue intérieur dont Edouard Dujardin reste l'originel improvisateur.

Ce dernier ne manqua pas, du reste, mais bien après coup *, ayant étudié *Ulysses* et mené son enquête, d'en donner, dans une brochure un peu auto-apologétique encore que fort honnête et sage, une définition qui, somme toute, méritera droit de cité dans les manuels d'histoire littéraire : « Le monologue intérieur est, dans l'ordre de la poésie, le discours sans auditeur et non prononcé, par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient, antérieurement à toute organisation logique, c'est-à-dire en son état naissant, par le moyen de phrases directes réduites au minimum syntaxial, de façon à donner l'impression « tout venant ». Bref un discours nullement discursif, et le dernier chapitre d'*Ulysses* comme, plus tard, les romans de Samuel Beckett, ne suggèrent-ils pas d'ajouter : un discours adressé à personne, c'est-à-dire pas même à l'individu qu'il traverse plutôt qu'il ne lui appartient. Le monologue intérieur transpose alors dans le langage de la littérature l'effervescent anonymat d'une conscience subjective.

* Le monologue intérieur, Messein, 1931.

Bien entendu, *les lauriers sont coupés* ne répond que de fort loin à la définition du monologue proposée par Dujardin, et ne mène pas à de telles conséquences un procédé que l'auteur, poète et musicien, a « rejoint » et mis en œuvre au fil d'une recherche dont le champ lui était ouvert par la conception symboliste du poème en vers libres (effusion intérieure saisie et fixée avec des mots et des rythmes fidèles au mouvement de sa naissance) et par l'illimitée puissance suggestive de la musique wagnérienne aux motifs et leit-motifs semblables à des poussées spontanées de la profondeur de l'être. Mais cette si ambitieuse tentative, Edouard Dujardin, et voilà le secret de sa réussite, lui choisit un point d'application minuscule, il l'appri-vise entre les étroites frontières d'une soirée parisienne et d'une aventure ténue, il lui donne, de toute évidence, à résoudre les matériaux d'une nouvelle naturaliste.

Il faut donc s'attendre à ne rien trouver ici d'analogie au magma songeur ni aux enchevêtements remémoratifs qui s'écoulent à travers l'avant-sommeil de Marion Bloom. Il convient d'épargner à ce gracieux récit le poids de son involontaire postérité (bien que celle-ci fonde, en quelque sorte, son « importance »), afin de l'apprécier dans sa fraîcheur et d'y découvrir à loisir ce qui se dissimule sous les poétiques ondoyements de la perspective psychologique si neuve : une ravissante et complexe ironie.

En effet, puisque nous n'apprenons rien qu'à travers ce que regarde, ressent, rêve et se raconte le délicat et fringant Daniel Prince, nous ne saisissons que peu à peu, et malgré lui, ce qu'il évite, avec une acrobatique obstination, de comprendre : qu'il aime avec les raffinements exquis du pur amour une coquette quémandeuse, une rouée mignarde et banale ; ou plutôt qu'il

veut aveuglément faire coïncider l'amour virginal et frileusement préraphaélite dont il nourrit le culte en son cœur avec cette maligne poupée qui le gruge. Daniel Prince serait-il, bien qu'il ne nous le confie pas, un jeune esthète symboliste aux prises avec les émoustillantes trivialités du Paris des petits théâtres et des grands boulevards? Sautillant de contradiction en contradiction, son monologue nous dévoile, à son insu, la comédie du platonisme que se joue à lui-même ce nigaud charmant et un peu narcissiste, parce que Léa l'oblige adroitemment à la jouer.

Entre la première et la deuxième puis la troisième édition (celle de 1925, la définitive), Dujardin corrige le style de son récit, c'est-à-dire qu'il y efface les effets excessifs de l'écriture « décadente ». Ce qui en demeure ajoute, me semble-t-il, au charme de cette œuvre, et complète subtilement l'auto-portrait indirect que monologue un jeune bourgeois fin de siècle. Valéry Larbaud, qui s'enthousiasma sincèrement pour ce petit livre, n'y respira-t-il pas un parfum avant-coureur de cette fleur parfaite, *Mon plus secret conseil*, qu'il dédia, d'ailleurs, à Edouard Dujardin redécouvert par ses soins ?

Olivier de MAGNY.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Les lauriers sont coupés ont été composés d'avril 1886 à avril 1887. Ils ont paru pour la première fois dans la *Revue Indépendante*, en mai-août 1887, et ont été publiés en volume, en mars 1888, à la Librairie de cette revue, avec quelques variantes.

Une nouvelle édition a été donnée en 1897 par le *Mercure de France* (en même temps que des *Hantises* et de Trois poèmes en prose) ; l'auteur, disait la notice bibliographique de cette édition, y avait apporté, non des modifications, mais quelques corrections de détail qui lui avaient semblé indispensables.

Le présent texte comprend un petit nombre de corrections nouvelles qui complètent celles de 1897, et devra être considéré comme définitif.

Août 1924.

*En hommage au suprême romancier
d'âmes, Racine.*

I

Un soir de soleil couchant, d'air lointain, de cieux profonds; et des foules confuses; des bruits, des ombres, des multitudes; des espaces infiniment étendus; un vague soir...

Car sous le chaos des apparences, parmi les durées et les sites, dans l'illusion des choses qui s'engendent et qui s'enfantent, un parmi les autres, un comme les autres, distinct des autres, semblable aux autres, un le même et un de plus, de l'infini des possibles existences, je surgis; et voici que le temps et le lieu se précisent; c'est l'aujourd'hui; c'est l'ici; l'heure qui sonne; et, autour de moi, la vie; l'heure, le lieu, un soir d'avril, Paris, un soir clair de soleil couchant, les monotones bruits, les maisons blanches, les feuillages d'ombres; le soir plus doux, et une joie d'être quelqu'un, d'aller; les rues et les multitudes, et, dans l'air très lointainement étendu, le ciel; Paris à l'entour chante, et, dans la brume des formes aperçues, mollement il encadre l'idée.

... L'heure a sonné; six heures, l'heure attendue. Voici la maison où je dois entrer, où je trouverai quelqu'un; la maison; le vestibule; entrons. Le soir tombe; l'air est bon; il y a une gaieté dans l'air. L'escalier; les premières marches. Si, par hasard, il était

sorti avant l'heure? cela lui arrive quelquefois; je veux pourtant lui conter ma journée d'aujourd'hui. Le palier du premier étage; l'escalier large et clair; les fenêtres. Je lui ai confié, à ce brave ami, mon histoire amoureuse. Quelle bonne soirée encore j'aurai! Enfin il ne se moquera plus de moi. Quelle délicieuse soirée ce va être! Pourquoi le tapis de l'escalier est-il retourné en ce coin? cela fait sur le rouge montant une tache grise, sur le rouge qui de marche en marche monte. Le second étage; la porte à gauche; « Étude ». Pourvu qu'il ne soit pas sorti; où courir le trouver? tant pis, j'irais au boulevard. Vivement entrons. La salle de l'Étude. Où est Lucien Chavainne? La vaste salle et la rangée circulaire des chaises. Le voilà, près de la table, penché; il a son pardessus et son chapeau; il dispose des papiers, hâtivement, avec un autre clerc. La bibliothèque de cahiers bleus, au fond, avec les ficelles nouées. Je m'arrête sur le seuil. Quel plaisir de conter cette histoire! Lucien Chavainne lève la tête; il me voit; bonjour.

— C'est vous? Vous arrivez à propos; vous savez qu'à six heures nous partons. Voulez-vous m'attendre? nous descendrons ensemble.

— Très bien.

La fenêtre est ouverte; derrière, une cour grise, pleine de lumières; les hauts murs gris, clairs de beau temps; l'heureuse journée. Si gentille a été Léa quand elle m'a dit : A ce soir... Elle avait son joli malin sourire, comme il y a deux mois. En face, à une fenêtre, une servante; elle regarde; voilà qu'elle rougit; pourquoi? Elle se retire.

— Me voici.

C'est Lucien Chavainne; il a pris sa canne; il ouvre la porte; nous sortons; tous deux, nous descendons l'escalier. Lui :

— Vous avez votre chapeau rond...

— Oui.

Il me parle d'un ton de blâme. Pourquoi ne mettrais-je pas un chapeau rond? Ce garçon croit que l'élégance consiste en ces futilités. La loge du concierge; vide constamment; bizarre maison. Chavainne va-t-il au moins m'accompagner un peu? il ne veut jamais allonger sa route; il est si ennuyeux. Nous arrivons dans la rue; une voiture à la porte; le soleil fait flamboyer les façades; la tour Saint-Jacques, devant nous; nous allons vers la place du Châtelet.

— Eh bien, et votre passion?

Me demande-t-il; je vais lui dire.

— Toujours à peu près de même.

Nous marchons, côte à côte.

— Vous venez de chez elle?

— Oui, j'ai été la voir. Nous avons, deux heures durant, causé, chanté, joué du piano. Elle m'a donné rendez-vous pour ce soir, après son théâtre.

— Ah!

Et avec quelle grâce!

— Et vous, que faites-vous de bon?

— Moi? Rien.

Un silence. La charmante fille! elle s'est fâchée de ne pouvoir achever ses couplets; moi, je n'allais pas en mesure, et je n'ai pas avoué la faute; j'y mettrai plus d'attention ce soir, quand nous recommencurons.

— Vous savez qu'elle ne paraît plus maintenant qu'au lever de rideau? J'irai l'attendre vers neuf heures, aux Nouveautés; nous nous promènerons ensemble en voiture; au Bois, sans doute; le temps est si agréable. Puis, je la ramènerai chez elle.

— Et vous tâcherez de rester?

— Non.

Dieu m'en garde! Chavainne ne comprendra-t-il jamais mes sentiments?

— Vous êtes étonnant, me dit-il, avec ce platonisme.

Étonnant... du platonisme...

— Oui, mon cher, c'est ainsi que j'entends les choses; j'ai plus de plaisir à agir autrement que d'autres agiraient.

— Mais, mon cher ami, vous ne réfléchissez pas à ce qu'est la femme avec qui vous avez affaire.

— Une demoiselle de petit théâtre; certes; et c'est pour cela même que j'ai plaisir à agir comme j'agis.

— Vous espérez la toucher?

Il ricane; il est insupportable. Eh bien, non, elle n'est pas la fille qu'on soupçonnerait. Et quand même... La rue de Rivoli; traversons; gare aux voitures; quelle foule ce soir! six heures, c'est l'heure de la cohue, en ce quartier surtout; la trompe du tramway; garons-nous.

— Il y a un peu moins de monde sur le côté droit, dis-je.

Nous suivons le trottoir, l'un près de l'autre. Chavainne :

— Eh bien, un tel plaisir ne vaut pas ce qu'il coûte. Depuis trois mois que vous connaissez cette jeune femme...

— Je vais chez elle depuis trois mois; mais vous savez bien qu'il y a plus de quatre mois que je la connais.

— Soit. Depuis quatre mois, vous vous ruinez vainement.

— Vous vous moquez de moi, mon cher Lucien.

— Avant de lui avoir jamais dit une parole, vous lui donnez, par l'entremise de sa femme de chambre, cinq cents francs.

Cinq cents francs? non, trois cents. Mais, en effet, j'ai dit à Chavainne cinq cents.

— Si vous croyez, continue-t-il, que ces sortes de munificences incitent une femme de théâtre à de réciproques générosités... Changez votre système, mon ami, ou vous n'obtiendrez rien.

L'agaçant raisonnement. Croit-il, lui, que si je n'obtiens rien, ce n'est pas parce que je ne veux, moi, rien obtenir? J'ai grand tort de lui parler de ces choses. Brisons.

— Et j'aime mieux ces folies, mon cher, que de bêtement faire la noce avec d'absurdes filles d'une nuit.

Cela soit dit pour toi. Le voilà muet. Certes, un excellent ami, Lucien Chavainne, mais si rétif aux affaires de sentiment. Aimer; et honorer son amour, respecter son amour, aimer son amour. En marchant, le temps est chaud; je déboutonne mon pardessus; je ne garderai pas ma jaquette, ce soir, pour sortir avec Léa; ma redingote sera mieux; je pourrai prendre mon chapeau de soie; Chavainne a un peu raison; d'ailleurs, suis-je simple! avec une redingote je ne puis avoir un chapeau rond. Léa ne me parle presque pas de ma toilette; elle doit cependant y regarder. Chavainne :

- Je vais au Français ce soir.
- Que joue-t-on?
- Ruy-Blas.
- Vous allez voir cela?
- Pourquoi non?

Je ne répondrai pas. Est-ce qu'on va voir Ruy-Blas en 1887? Lui :

- Je n'ai jamais vu cette pièce, et, ma foi, j'en ai la curiosité.
- Quel vieux romantique vous êtes!

— C'est vous qui m'appelez romantique?

— Eh bien?

— Vous êtes un romantique pire qu'aucun. Et l'histoire de votre passion?... Pour être allé une fois aux Nouveautés entendre je ne sais quoi...

Était-elle jolie!

— Mon ami, vous avez passé tout l'hiver à vous chauffer la cervelle; et maintenant, vous commettez mille folies. Sérieusement... Et rappelez-vous que c'est moi qui, en sortant du théâtre, ai cherché sur l'affiche et vous ai dit le nom de la dame... Aussitôt a commencé votre enthousiasme; aujourd'hui c'est un amour platonique.

Passe un monsieur élégant, avec une rose à sa boutonnière; il faudra ainsi que j'aie une fleur ce soir; je pourrais bien encore porter quelque chose à Léa. Chavainne se tait; ce garçon est sot. Eh oui, originale est l'histoire de mon amour; eh bien, tant mieux. Une rue; la rue de Marengo; les magasins du Louvre; la file serrée des voitures. Chavainne :

— Vous savez que je vous quitte au Palais-Royal.

Bon! est-il désagréable! toujours quitter les gens en route. Nous voici sous les arcades; près des magasins; dans la foule. Si nous marchions sur la chaussée? Trop de voitures. Ici on se pousse; tant pis. Une femme devant nous; grande, svelte; oh! cette taille cambrée, ce parfum violent et ces cheveux roux luisants; je voudrais voir son visage; elle doit être jolie.

— Venez avec moi ce soir au théâtre... C'est Chavainne qui me parle... Nous irons ensuite flâner une heure n'importe où.

— Je vous ai dit que j'avais un rendez-vous.

La femme rousse s'arrête devant la vitrine; un fort profil de rousse, oui; une mine très éveillée; des yeux peints de noir; à son cou, un gros nœud blanc; elle

regarde de notre côté; elle m'a regardé; quels yeux provocants! Nous sommes près d'elle. La superbe fille.

— N'allons pas si vite.

— Votre rendez-vous n'empêche rien; puisque vous êtes décidé à ne pas rester chez mademoiselle d'Arsay, vous viendrez pour le dernier acte, ou à la sortie, ou dans un lieu quelconque, et nous ferons une promenade nocturne.

Est-ce qu'il se moque de moi?

— Vous me raconterez ce que vous aurez dit à mademoiselle d'Arsay.

Au fait, pourquoi pas, ce soir, en sortant de chez elle?

— Ça ne vous va pas? Qu'est-ce que vous faites donc quand vous quittez votre amie?

— Vous êtes stupide vraiment, mon cher.

Nous nous taisons; je crois qu'il sourit; quelle niaiserie! La place du Palais-Royal. Et la jeune femme rousse, où est-elle? disparue; quel ennui! je ne la vois pas. Chavainne :

— Qu'est-ce que vous cherchez?

— Rien.

Disparue. Tout cela par la faute de ce monsieur. Lui :

— Je vais jusqu'au Théâtre-Français; je veux voir l'heure du spectacle.

Toujours son spectacle. Allons. Je voudrais pourtant, avant qu'il me quittât, lui conter ma journée d'aujourd'hui; le petit salon un peu assombri par les rideaux jaunes; Léa si gentille; elle avait son peignoir de satin clair; sous les larges plis soyeux sa fine taille serrée; et le grand col blanc d'où s'échappait un peu de la rose gorge; en s'approchant de moi, elle souriait; et sur ses épaules, de sa tête pâlotte et blonde, les

cheveux dénoués en mèches dorées, tombaient; elle n'est point vieille, la chère, et si mignonne; dix-neuf ans, vingt peut-être; elle déclare dix-huit; exquise fille. Au long immobile du Palais-Royal, au long du Palais nous allons. Elle m'a tendu sa main; moi, j'ai baisé son front; très chastement; sur mon épaule elle s'est penchée, et un instant nous sommes restés sans bouger; au travers du satin, dans mes mains, j'avais la douillette chaleur. Comme je l'aime, la très pauvre! Et tous ces gens qui passent, ici, là, qui passent, ah! ignorants de ces joies, tous ces gens indifférents, quelconques, qui marchent auprès de moi!

— Voici une affiche... C'est Chavainne qui parle... On commence à huit heures. Décidément, vous ne viendrez pas?

— Mais non.

— Au revoir alors; il faut que je rentre à la maison.

— Au revoir. Amusez-vous.

L'excellent ami... Bon appétit, messieurs... De plaisir à cette femme et d'être son amant... Dieu, j'étais avec l'ange... Lui :

— Vous aussi, amusez-vous, et, surtout, pas de sottises.

— Soyez tranquille.

— Vous me direz ce que vous aurez fait.

— Oui. Au revoir.

Poignée de mains. Il se retourne. Au revoir! Je vais monter l'avenue de l'Opéra; je dînerai au café du coin de l'avenue et de la rue des Petits-Champs; j'aurai le temps d'arriver chez moi avant neuf heures. Le bureau de poste. Je devrais bien écrire à ma famille; je suis en retard; j'écrirai demain; demain, j'ai le cours de l'École de droit; pour les trois cours où je fréquente, je ferais bien de n'y pas manquer. Lucien Chavainne va ce soir au Français. Oui, un brave gar-

çon; pas assez simple, mais on peut avoir commerce avec lui, lui parler; il comprend; il est de bon goût et élégant; et véritable ami; on a du plaisir à se renconter avec lui; la prochaine fois, je lui dirai toutes les raisons de ma conduite; c'est dommage que je ne lui aie pas davantage expliqué mon après-midi; peut-être eût-il deviné tout le charme inclus en mon amour; mais il est si fermé à ces choses! Un amour qui se contente avec de l'amitié; une femme si aimée et vénérée! Deux mois ont passé déjà depuis notre premier, notre unique embrasement; non, c'était à la fin, eh non, à la moitié de février. On allume les candélabres de gaz dans l'avenue; le soir arrive. Comment sera-t-elle, au retour? dans le long cachemire bleu, sans doute, avec la longue tresse pendante de ses cheveux; ainsi, elle a l'air d'une ingénue, d'une fillette; il y a des soirs où elle est si rieuse, si gaie; un jour, elle était vêtue de noir et drôlement majestueuse; un autre jour, fraîche et les cheveux plats, rosée, elle sortait du bain. Je devrais l'aider davantage; ma mère me donnera bien à Pâques quelque argent; tout s'arrangera. Le coin de la rue des Petits-Champs; le café, éclairé déjà; mais toutes les boutiques sont éclairées dans l'avenue; comme le soir arrive vite! « Café Oriental, restaurant. » De l'autre côté, le bouillon Duval; pour économiser, si j'allais là? économiser serait utile; le café est vraiment mieux, et la différence des prix n'est pas grande; on est aussi bien au bouillon, moins à l'aise, mais aussi bien; tant pis, je m'offre le luxe du café. A l'intérieur, les lumières, le reflet des rouges et des dorés; la rue plus sombre; sur les glaces une buée. « Dîners à trois francs... bock, trente centimes. » Jamais Léa ne voudrait dîner là. Entrons. Il faut relever un peu les pointes de mes moustaches, ainsi.

II

Illuminé, rouge, doré, le café; les glaces étincelantes; un garçon au tablier blanc; les colonnes chargées de chapeaux et de pardessus. Y a-t-il ici quelqu'un de connaissance? Ces gens me regardent entrer; un monsieur maigre, aux favoris longs, quelle gravité! les tables sont pleines; où m'installerai-je? là-bas un vide; justement ma place habituelle; on peut avoir une place habituelle; Léa n'aurait pas de quoi se moquer.

— Si monsieur...

Lé garçon. La table. Mon chapeau au porte-manteau. Retirons nos gants; il faut les jeter négligem-
ment sur la table, à côté de l'assiette; plutôt dans la poche du pardessus; non, sur la table; ces petites choses sont de la tenue générale. Mon pardessus au porte-manteau; je m'assieds; ouf! j'étais las. Je mettrai dans la poche de mon pardessus mes gants. Illuminé, doré, rouge, avec les glaces, cet étincellement; quoi? le café; le café où je suis. Ah! j'étais las. Le garçon :

- Potage bisque, Saint-Germain, consommé...
- Consommé.
- Ensuite, monsieur prendra...

- Montrez-moi la carte.
- Vin blanc, vin rouge...
- Rouge...

La carte. Poissons, sole... Bien, une sole. Entrées, côte de pré-salé... non. Poulet... soit.

- Une sole; du poulet; avec du cresson.
- Sole; poulet-cresson.

Ainsi, je vais dîner; rien là de déplaisant. Voilà une assez jolie femme; ni brune ni blonde; ma foi, air choisi; elle doit être grande; c'est la femme de cet homme chauve qui me tourne le dos; sa maîtresse plutôt; elle n'a pas trop les façons d'une femme légitime; assez jolie, certes. Si elle pouvait regarder par ici; elle est presque en face de moi; comment faire? A quoi bon? Elle m'a vu. Elle est jolie; et ce monsieur paraît stupide; malheureusement je ne vois de lui que le dos; je voudrais bien connaître aussi sa figure; c'est un avoué, un notaire de province; suis-je bête! Et le consommé? La glace devant moi reflète le cadre doré; le cadre doré qui est donc derrière moi; ces enluminures sont vermillonnées, les feux de teintes écarlates; c'est le gaz tout jaune clair qui allume les murs; jaunes aussi du gaz, les nappes blanches, les glaces, les vergeries. On est commodément; confortablement. Voici le consommé, le consommé fumant; attention à ce que le garçon ne m'en éclabousse rien. Non; mangeons. Ce bouillon est trop chaud; essayons encore. Pas mauvais. J'ai déjeuné un peu tard, et je n'ai guère faim; il faut pourtant dîner. Fini, le potage. De nouveau cette femme a regardé par ici; elle a des yeux expressifs et le monsieur paraît terne; ce serait extraordinaire que je fisse connaissance avec elle; pourquoi pas? Il y a des circonstances si bizarres; d'abord en la considérant longtemps, je puis commencer quelque chose; ils sont au rôti; bah! j'aurai, si je veux,

achevé en même temps qu'eux; où est le garçon, qu'il se hâte; jamais on n'achève dans ces restaurants; si je pouvais m'arranger à dîner chez moi; peut-être que mon concierge me ferait faire quelque cuisine à peu de frais chaque jour. Ce serait mauvais. Je suis ridicule; ce serait ennuyeux; les jours où je ne puis rentrer, qu'adviendrait-il? au moins dans un restaurant on ne s'ennuie pas. Et le garçon, que fait-il? Il arrive; il apporte la sole. Quels étranges poissons! cette sole est bonne à faire quatre bouchées; il y en a d'autres qu'on sert pour dix personnes; la sauce y est pour quelque chose, c'est vrai. Entamons celle-ci. Une sauce aux moules et aux crevettes serait fameusement meilleure. Ah! notre pêche de crevettes là-bas; la piteuse pêche, et quel éreintement, et les jambes mouillées! j'avais pourtant mes gros souliers jaunes de la place de la Bourse. On n'a jamais fini d'éplucher un poisson; je n'avance pas. Je dois cent francs, et plus, à mon bottier. Il faudrait tâcher d'apprendre les affaires de Bourse; ce serait pratique; je n'ai jamais compris ce que c'était que jouer à la baisse; quel gain possible sur des valeurs en baisse? supposons que j'aie cent mille francs de Panama, et qu'il baisse; alors je vends; oui; eh bien, je rachèterai donc à la prochaine hausse; non; je vendrai. Ce gros avoué qui mange, devrait me renseigner. Il n'est peut-être point avoué ni notaire. Ah! ces arêtes; il n'y a rien à manger dans cette sole; elle est bonne pourtant; laissons ces débris. Sur le banc, contre le dossier, je me renverse; encore des gens qui entrent; tous hommes; un qui semble embarrassé; l'étonnant pardessus clair; depuis beaucoup de saisons on n'en porte plus de pareil. J'ai laissé un appétissant petit morceau de sole; bah! je ne vais pas, en le prenant, me rendre ridicule. Excellent serait ce petit morceau blanc, avec les raies qu'ont

marquées les arêtes. Tant pis; je ne le mangerai pas; je m'essuie les doigts avec ma serviette; un peu rude, ma serviette; neuve peut-être. La femme de l'avoué vient de se tourner; on dirait qu'elle m'a fait un signe; elle a des yeux superbes; comment ferai-je pour lui parler? Elle ne regarde plus. Écrirai-je un billet; c'est m'exposer à une déconvenue; pourtant... je lui montrerais le billet; si elle voulait le prendre, elle s'arrangerait à le prendre; je puis en tout cas faire le billet. Et après? je dois rentrer, m'habiller, être au théâtre avant neuf heures; c'est insupportable, toutes ces histoires.

- Monsieur a fini...
- Oui. Apportez-moi le poulet.
- Monsieur...

Un peu de vin. Vide est la banquette en face; entre la banquette et la glace, une maroquinerie. Il faut, en tout cas, que j'essaie l'effet d'un billet. Mon porte-cartes; une carte avec mon adresse, cela est plus convenable; mon porte-crayon; très bien. Quoi écrire? Un rendez-vous pour demain. Je dois indiquer plusieurs rendez-vous. Si l'avoué savait à quoi je m'occupe, l'honnête avoué! J'écris : « Demain, à deux heures, au salon de lecture du magasin du Louvre... » Le Louvre, le Louvre, pas très high-life, mais encore le plus commode; et puis, où ailleurs? Le Louvre, allons! A deux heures. Il faut un assez long délai; au moins depuis deux heures jusqu'à trois; c'est cela; je change « à » en « depuis » et je vais ajouter « jusqu'à trois ». Ensuite « je... je vous attendrai... » non, « j'attendrai »; soit; voyons. « Demain depuis deux heures, au salon de lecture du magasin du Louvre, jusqu'à trois heures j'att... » Ça ne va pas du tout; comment mettre? Je ne sais. Si; « à deux heures, au salon... » et cetera... « jusqu'à trois heures j'attendrai... » Mettons jusqu'à

quatre heures; oui; j'emporterai un livre; justement le roman de chose, le journaliste; je ne sais pourquoi je l'ai acheté l'autre soir; mais, puisque je l'ai acheté, je verrai ce que c'est; je m'installerai et j'attendrai tranquillement; il y a quelquefois des courants d'air; rarement; non, il n'y a pas de courants d'air. Et cette carte que je n'écris pas; continuons. « J'attendrai jusqu'à... » mais il faut remettre « à » au lieu de « depuis »; bien ; « demain, à deux heures... » Ma carte va être chargée de ratures, dégoûtante, illisible; c'est absurde; je vais m'enrhumer dans cet odieux cabinet de lecture plein de courants d'air; et, d'abord, cette femme ne prendra pas mon billet. Je le déchire; en deux, la carte; encore en deux; cela fait quatre morceaux; encore en deux, cela fait huit; encore en deux; là, encore; plus moyen. Eh bien, je ne puis pas jeter ces morceaux à terre; on les retrouverait; il faut un peu les mâcher. Pouah! C'est dégoûtant. A terre; ainsi, certes, on ne lira pas. Cette femme rit; elle n'a cependant pas, tout à l'heure, regardé une seule fois; elle regarde maintenant; elle rit; elle parle au monsieur; la jolie, jolie, jolie fille! Ce papier mâché est horrible; buvons un peu; l'affreux goût diminue. Voyons le menu; petits pois, asperges; non; glace, glace au café; soit! j'ai si peu d'appétit. Desserts, fromages, meringues, pommes. Le garçon sert le poulet; bonne mine, le poulet.

— Vous me donnerez, garçon, une glace au café; ensuite, vous avez du fromage, du camembert?

— Oui, monsieur.

— Du camembert alors.

Au poulet; c'est une aile; pas trop dure aujourd'hui; du pain; ce poulet est mangeable; on peut dîner ici; la prochaine fois qu'avec Léa je dînerai chez elle, je commanderai le dîner rue Favart; c'est

moins cher que dans les bons restaurants, et c'est meilleur. Ici, seulement, le vin n'est pas remarquable; il faut aller dans les grands restaurants pour avoir du vin. Le vin, le jeu, — le vin, le jeu, les belles, — voilà, voilà... Quel rapport y a-t-il entre le vin et le jeu, entre le jeu et les belles? je veux bien que des gens aient besoin de se monter pour faire l'amour; mais le jeu? Ce poulet était remarquable, le cresson admirable. Ah! la tranquillité du dîner presque achevé. Mais le jeu... le vin, le jeu, — le vin, le jeu, les belles... Les belles, chères à Scribe. Ce n'est pas du Chalet, mais de Robert-le-Diable. Allons, c'est de Scribe encore. Et toujours la même triple passion... Vive le vin, l'amour et le tabac... Il y a encore le tabac; ça, j'admet... Voilà, voilà, le refrain du bivouac... Faut-il prononcer taba-c et bivoua-c, ou taba et bivoua? Mendès, boulevard des Capucines, disait dom-p-ter; il faut dire dom-ter. L'amour et le taba-c... le refrain du bivoua-c... L'avoué et sa femme s'en vont. C'est insensé, ridicule, grotesque! les laisser partir!...

— Garçon!

Je vais payer tout de suite et les rattraper. Voilà qu'ils sortent.

— Garçon!

Le garçon n'est pas là; c'est écœurant; je suis stupide; une occasion pareille; je n'en fais jamais d'autre; une femme miraculeuse. Elle n'a pas regardé par ici en se levant; parbleu, c'est naturel. Ils partent. C'aurait été magnifique; je l'aurais suivie; j'aurais su où elle allait; je serais bien arrivé à quelque chose. Quelle rue a-t-elle pu prendre? ils ont tourné à droite; elle a monté l'avenue de l'Opéra. Est-ce qu'il y a opéra? certes, aujourd'hui lundi. Il sera utile que j'y conduise bientôt ma petite Léa; elle en sera contente.

— Monsieur a appelé?

Le garçon; qu'est-ce qu'il veut? j'ai appelé? Assurément.

— Je suis un peu pressé... n'est-ce pas...

— Très bien, monsieur.

Ce garçon a l'air de se moquer de moi. Je suis en effet bien sot. Et pourquoi m'occuper d'autres femmes? n'ai-je pas ma part? à quoi bon une autre? chercher, se fatiguer? Encore des gens qui sortent. Je resterai toute la soirée à dîner. La glace; bravo; goûtons; lentement; cela se déguste; cette fraîcheur; le parfum de café; sur la langue et le palais, la fraîcheur parfumée; on ne peut guère avoir ces choses-là chez soi. Comme il doit être las, le bonhomme qui menait son fils voir manger des glaces chez Tortoni. Tortoni; je n'y ai jamais mis les pieds; n'être jamais entré chez Tortoni; ça vous manque... sur l'air de la Dame Blanche; ça vous manque, ça vous manque. Cette glace est finie; tant pis. Le garçon a apporté le fromage sans que je le voie. Il faut d'abord boire un peu d'eau. Dans douze ou quinze jours j'irai en province; s'il fait beau, toute la famille sera installée au Quevilly; en avril le temps n'est pas assez chaud pour qu'on aille à la campagne. Je laisse ce fromage; je n'ai plus faim. Que c'est agaçant, toujours dîner au restaurant! personne ici à qui parler; personne à voir; pas une femme à regarder; depuis huit jours, pas une femme; un tas de messieurs quarts de chic; ils viennent ici par gueuserie; des décadents; puis, des avoués de province qui se croient chez Bignon. Trois francs et dix sous de pourboire; et bonsoir. Je me lève; je remets mon pardessus; le garçon fait semblant de m'y aider; merci; mon chapeau; mes gants, là, dans ma poche; je pars. Voici une table où j'eusse été mieux, à droite, près de la colonne; des gens qui boivent des bocks;

les grandes portes, massives, en glaces; un garçon m'ouvre la porte; bonsoir; il fait froid; boutonnons mon pardessus; c'est le contraste avec la chaleur du dedans; le garçon referme la porte; « bock, trente centimes... dîners à trois francs ».

III

La rue est sombre; il n'est pourtant que sept heures et demie; je vais rentrer chez moi; je serai aisément dès neuf heures aux Nouveautés. L'avenue est moins sombre que d'abord elle ne le semblait; le ciel est clair; sur les trottoirs une limpidité, la lumière des becs de gaz, des triples becs de gaz; peu de monde dehors; là-bas l'Opéra, le foyer tout enflammé de l'Opéra; je marche au côté droit de l'avenue, vers l'Opéra. J'oubliais mes gants; bah! je serai tout à l'heure à la maison; et maintenant on ne voit personne. Bientôt je serai à la maison; dans... d'ici l'Opéra, cinq minutes; la rue Auber, cinq minutes; autant, le boulevard Haussmann; encore cinq minutes cela fait dix, quinze, vingt minutes; je m'habillerai; je pourrai partir à huit heures et demie, huit heures trente-cinq. Le temps est sec; il est agréable de marcher après dîner; à ce moment du soir jamais beaucoup de gens dans l'avenue. Léa sort du théâtre à neuf heures, entre neuf et neuf heures un quart. Que ferons-nous? un tour en voiture; oui, nous irons par le boulevard aux Champs-Élysées, jusqu'au Rond-Point; plutôt jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, pour revenir chez elle par les boulevards extérieurs; le temps est si doux; elle me laissera bien

prendre sa main; elle aura sans doute sa toilette de cachemire noir; j'aurai soin que nous ne rentrions pas trop tard; certainement, elle me priera de rester un peu; je verrai son fin sourire de frais démon; lente elle fera sa toilette du soir. — Asseyez-vous dans le fauteuil, et soyez sage! Elle me parlera, dans un beau geste cérémonieux; je répondrai, semblablement: — Oui, mademoiselle! Je m'assoirai dans le fauteuil; le bas fauteuil en velours bleu, à la bande large brodée; là elle s'est posée sur mes genoux, il y a quinze jours; et je m'assoirai dans le bas fauteuil, auprès d'elle, en face de l'armoire à glace; elle sera debout et mettra son chapeau sur la table de peluche; ajustant ses cheveux par de petits coups, à droite, à gauche, avec des pauses, se considérant, devant, derrière, par de petits coups, me regardant, riant, faisant des grimaces, gamine; quelle joie! dans sa robe noire et son corsage noir de cachemire; point grande; petite non plus, malgré qu'elle paraisse petite; non, ce n'est pas petite qu'elle paraît, mais jeune, toute jeune; et si potelée; ses larges hanches sous sa mince taille, bombées, mollement descendantes; sa fiérote poitrine, qui palpite si bien dans les grands moments; et son visage d'enfant maligne; ses tout blonds cheveux et ses grands yeux; l'adorable Léa. Ah! la chère pauvre, je veux l'aimer, et d'un dévot amour, comme il faut aimer, non comme les autres aiment. Quand nous rentrerons, il sera dix heures au moins. Sept heures trente-cinq à l'horloge pneumatique. L'Opéra. La terrasse du café de la Paix est pleine; personne que je connaisse; l'Opéra; la rue Auber; la maison où demeure M. Vaudier; deux mois déjà que je n'ai dîné chez lui; peut-être voyage-t-il; est-il riche! ah! posséder pareille fortune; combien peut-il avoir? on m'a dit un million de rentes; cela fait, en minimum, un capital d'une vingtaine de mil-

lions; presque cent mille francs par mois; non; un million divisé par douze, soit cent divisé par douze... zéro, reste... supposons quatre-vingt-seize, neuf cent soixante mille francs; quatre-vingt-seize divisé par douze donne huit, quatre-vingts; quatre-vingt mille francs par mois. Je voudrais que Léa eût un extraordinaire hôtel; la tendre fillette; si j'avais cette fortune; ce soir; supposons; subitement j'aurais hérité; c'est si amusant d'arranger ainsi les choses; donc le notaire m'aurait remis les titres; j'aurais d'argent, or et billets, tout de suite, une centaine de mille francs; comme d'usage j'irais chez Léa; comme si rien n'était; je lui dirais tout à coup: — Voulez-vous nous en aller, Léa? partons tous deux; je vous emmène; je t'enlève, tu m'enlèves... Non, soyons sérieux; je lui dirais quelque chose comme: — Voulez-vous venir?... Certainement elle serait étonnée; elle me dirait qu'elle ne peut pas. — Pourquoi?... Elle me ferait comprendre qu'elle ne saurait tout quitter; très simplement, très naturellement, je lui répondrais: — Oh! ne vous en préoccuez plus, j'ai eu quelque chance; je puis vous aider; si vous avez quelques dettes, quelques engagements, voulez-vous me permettre de vous faciliter votre départ?... Cela est bien... Voulez-vous me permettre de vous faciliter votre départ? Sur un meuble je mettrais dix mille francs; et: — Si davantage vous est nécessaire, vous me le direz... Dix mille francs; ou cinq mille seulement; non, pour commencer, vaut mieux dix mille; et puis, ce me serait si facile. Vingt mille? ce serait absurde; mais dix mille, c'est cela. Qu'elle serait stupéfaite et contente! — Voulez-vous que nous partions? lui dirai-je. — Comment? partir? — Oui, laissez, abandonnez ceci; au centuple vous le retrouverez; tous deux, sauvons-nous, partons, venons-nous-en! Et je la prendrais dans mes bras, je baiserais

ses cheveux; je l'emporterais; et tout bas, tout bas, elle voudrait bien; ce serait ainsi que dans le Fortunio de Gautier; mais Fortunio met le feu aux rideaux, et parmi les flammes enlève son amante toute nue; ayant un million de rentes, je pourrais risquer le luxe d'être un peu fou. L'Eden-Théâtre; les rampes de gaz; les lampes électriques; des marchands de programmes; un gamin ouvre la portière d'un fiacre; quel besoin a-t-on qu'un gamin ouvre la portière de votre fiacre? Là-bas les magasins du Printemps; sur le trottoir pas un chat; d'ordinaire il y a ici des filles, insupportables à arrêter les gens; pas une ce soir; la rue est triste. Revenons à la question; je veux m'amuser à songer comment j'arrangerais les choses, si je devenais riche; oui, arrangeons cela, tout en marchant. Donc, je serais devenu riche; mais comment? à quoi bon chercher? simplement, la chose serait. Je disais donc que je serais devenu riche; j'aurais ce soir ma fortune, et beaucoup d'argent dans ma poche. Je ne souhaite pas le grand train de maison; j'aurais un appartement de garçon et installerais dans un hôtel Léa; volontiers je garderais mon quatrième de la rue du Général Foy; quelque chose dans ce genre, mais mieux; avoir le train chez soi d'un garçon d'une trentaine de mille francs de rentes et chez sa maîtresse dépenser son million annuel; je me voudrais un petit rez-de-chaussée; dans une maison quartier Monceau nécessairement; cinq ou six chambres; entrée par une porte cochère; puis deux marches; la porte; un vestibule; sur le devant, un petit salon, une salle à manger, un fumoir; derrière, la cuisine, les privés, un grand cabinet de toilette et la chambre à coucher; la chambre à coucher ouvrant sur une cour-jardin. Il faudrait que le vestibule ne fût pas minuscule; j'en ferais une sorte de serre; de la longueur de l'appartement? ce serait

incommode; il vaudrait mieux qu'il s'arrêtât à la hauteur de la salle à mauger; ainsi, entre le salon et la chambre un second vestibule séparé du premier par une porte, plutôt par une portière; et les demoiselles qui bien cachées fileraient derrière la portière!... Comment meubler tout cela? nul luxe banal; à ma manière; j'ai toujours rêvé une chambre à coucher en blanc et sans meubles; au milieu, un lit carré; en cuivre, plutôt qu'en étoffe, le cuivre convenant au blanc; les murs tendus d'étoffes, satins, cachemires, soieries blanches; aussi le plafond; à terre, des peaux blanches; d'ours blanc, parbleu; et, surtout, pas de meubles; les armoires dans le cabinet de toilette; ici rien que des divans... Voilà que je ne sais plus maintenant où je suis ni ce que je fais; ah! bientôt le boulevard Haussmann. A gauche, la porte du salon; à droite, la fenêtre; en avant, la porte du cabinet de toilette; en face, le lit; la cheminée? en avant, au lieu de la porte du cabinet de toilette; et cette porte? poussée vers le coin; ou, pas de cheminée; ou, la cheminée dans le coin; et là, dans le coin, ou bien au milieu du plafond, une veilleuse en albâtre, un peu comme dans la chambre de Léa. Le cabinet évidemment en marbre. Faudrait-il que le vestibule fût en marbre? Tout au long du mur, des arbustes. Comment éclairer ce vestibule? un vasis-tas n'est pas propre. Et puis, je voudrais la maison devant une rue tranquille. Ce serait parfait, devant la maison, un ou deux mètres de jardin, sur la rue; un petit mur avec une grille nue; le jardinet; quelques lilas seulement; quelques feuillages, je ne sais quoi; quelle largeur? un mètre ou un mètre et demi; je suis fou; deux ou trois mètres. Cela dépend si de l'appartement une porte ouvrira sur le jardin; peu utile; mais non gênant, pourvu que ce soit de la salle à manger; à l'occasion, agréable; alors, trois ou quatre mètres

de jardin. Voyons; trois mètres, donc trois grands pas; un, deux, trois; oui, c'est cela. Quand je voudrais dîner à la maison, mon domestique l'organiserait avec quelque Chevet; vivre d'une manière simple est précieux; d'ailleurs, je demeurerais ordinairement avec Léa; de temps en temps, je l'emmènerais dans mon petit rez-de-chaussée; une escapade; si gentiment, là, nous nous aimerions, dans notre chambre blanche, parmi les peaux d'ours blancs. Ce soir, nous nous serions enfuis ensemble; dans deux heures j'arriverais chez elle; j'aurais en poche mes vingt-cinq mille francs; comme d'usage j'arriverais. Mais ce n'est pas chez elle, c'est à son théâtre que je vais; ça ne fait rien...

— Bonsoir, monsieur.

Quoi? Une fille. Si je fais semblant de la regarder, elle va m'arrêter...

— Monsieur...

Une averse de patchouli; Dieu! passons vite. Ah! Léa, Léa, ma belle, bonne, belle petite Léa; comme tu serais heureuse, et comme ce serait fini, les jours mauvais, et comme nous nous aimerions, lorsque je te dirais que je suis, pour toi, devenu riche, et quand ensemble nous nous enfuirions, ce soir. Où irions-nous? chez moi d'abord, et demain nous partirions en voyage; la journée de demain à nous équiper; le départ peut-être après-demain seulement; jusque-là, chez moi, ensemble; et ainsi, donc, ce soir, vers neuf heures, tout comme l'habitude, au théâtre j'arriverais; je l'attends; elle sort; je la salue; elle s'approche; je lui dis : — Bonsoir, Mademoiselle... A gauche, dans la rue latérale, ce jeune homme, grand, maigre, au court pardessus noir, au chapeau haut? C'est Paul Hénart. Il vient par ici. Ah! Paul Hénart; toujours correct; et toujours sa canne de fin jonc; il m'aperçoit, me fait signe...

— Bonjour.

— Bonjour. Vous rentrez chez vous?

— Oui. Vous vous portez bien?... Vous allez de ce côté?

— Oui; je vous accompagnerai jusqu'à Saint-Augustin.

— Très bien. Et quoi de nouveau?

— Rien, rien encore.

Je me réjouis de le revoir; un très ancien, très honnête, très cordial ami; très convenable; gentleman; j'aurais en lui de la confiance; très honnête; très cordial. Nous marchons au long du boulevard. Il est bien de sa personne, sans affectations. Où allait-il? Je le lui demande.

— Vous n'allez point par ce chemin chez vous?

— Non; je vais rue de Courcelles.

Mais, c'est sa vieille histoire de mariage; cela dure encore?

— Rue de Courcelles? Vous allez chez cette dame, dont la demoiselle...

— Justement.

— Vous m'en avez vaguement parlé; il y a un temps indéfini; où en êtes-vous?

— Je vais bientôt me marier.

— Vraiment?

— Vraiment. Cela vous étonne?

— Non.

Se marier; épouser une femme aimée; pouvoir épouser une femme qu'on aime: l'avoir. On trouverait donc ces choses, se marier, être ensemble, avoir sa femme.

— Non, dis-je, cela ne m'étonne pas... Mais comment la chose s'est-elle faite si vite?...

Il va se marier. Quel garçon avec son amour, son mariage, ces histoires qui n'arrivent qu'à lui!

— Que voulez-vous que je vous dise? me répond-il. J'aime une jeune fille qui m'aime et je vais l'épouser.

— Et vous êtes heureux.

— Heureux.

— Vous avez de la chance.

— J'ai trouvé une femme digne et capable d'amour.

Il semble se croire seul aimé et qui aime. Je me rappelle pourtant...

— Mon cher Hénart, si je me rappelle bien deux ou trois mots que vous m'en avez dits, c'est tout à fait par hasard que vous l'avez connue, cette jeune fille.

— Tout à fait par hasard, certes; je l'ai vue pour la première fois, un jour, dans un jardin public, avec deux autres jeunes filles, je passais, un peu flânant; elle était là, si fraîche, si simple; il y a plus de six mois déjà; j'ai su où elle demeurait, puis son nom, ce qu'elle était... Voilà.

Voilà; il l'avoue; dans un jardin public, trois jeunes filles; je me suis assis en face d'elles; j'ai tiré mon lorgnon; je l'ai suivie; voilà.

— Et quand un mathématicien se sent une fois amoureux, tout est perdu. Vous lui avez parlé.

— Pas tout de suite. Elle m'avait remarqué; elle me l'a dit plus tard. Je sus qu'elle demeurait avec sa mère. Vous devinez le reste.

— Vous lui avez remis des billets.

— Non. L'ami d'un ami m'a mis en relation avec ces dames.

Du proxénétisme; très bien.

— Ensuite?

— J'ai connu une fille au cœur profond; une fille sérieuse, à l'âme sûre, de peu de paroles, aux regards constants, une véridique femme. J'allai chez sa mère; sa mère, ah! si bonne; elle comprit, et elle eut confiance,

la chère, brave et admirable maman. Une histoire, n'est-ce pas, de madame de Ségur. La maman passe ses soirées à tricoter, comme au vieil âge; elle joue aussi du piano; Élise et moi, nous bavardons...

Quelle candeur.

— Et cela dure depuis six mois?

— Depuis cinq à six mois. Un soir, nous nous sommes promis que nous nous marierions; elle était tout en blanc, assise dans un fauteuil; moi, près d'elle, sur une petite chaise; c'était dans un coin de leur salon; la maman souvent s'obstine à déchiffrer des morceaux difficiles; du Iansen par exemple; Élise me dit, absolument immobile, très bas, avec l'air de ne pas remuer les lèvres, et comme si quelque autre qui eût été elle, eût parlé, elle me dit : — Le premier soir où vous êtes venu ici, si j'avais osé, j'aurais dit oui... Et elle me dit : — Mon ami, je serai votre femme... Elle m'a dit ces mots... Vous voyez la scène?... Alors la maman s'est retournée, elle nous regarda; et elle s'écria : — Eh bien, mes enfants, nous vous marierons; ne vous gênez pas... Ah! ah! ah!... et elle se mit à rire, d'un rire si gai, si franc; et... et cetera, et cetera.

C'est la moralité de l'histoire.

— Très bien, très bien, mon cher Hénart. C'est très gentil à vous, de me conter ces choses. Et vous allez vous marier?

— Cet été, je l'espère.

— A-t-elle un peu de fortune?

— La maman a de quoi vivre décemment; moi, depuis que je suis à la Compagnie, je gagne quelque argent.

— Très bien, très bien. Elle a vingt ans, ne disiez-vous pas, vous vingt-sept?

— J'ai en elle l'honneur et la raison de ma vie; je vais être son mari, et je ressens une joie infinie.

Une joie infinie, son mari, une joie infinie. Nous marchons, Paul et moi, dans les rues. En face de nous, le boulevard Malesherbes, les arbres, les lumières, les rues désertes, une pâle brise. Je voudrais être là-bas, à la campagne, chez mon père, dans les champs nocturnes seul, seul, oh! seul à marcher; il fait si bon, la nuit, parmi les campagnes, à aller, un bâton à la main, tout droit, rêvant des choses possibles, en silence, dans les grandes seules campagnes, sur les profondes routes, si bon il fait, si bon!... Nous marchons, Paul et moi, à côté l'un de l'autre.

— Vous êtes heureux, mon cher Hénart.

— Je vous souhaite quelque chose de tel; je vais, tout à l'heure, revoir ma fiancée; elle m'attend; sans en avoir l'air; sa maman se moquerait d'elle. Mais nous voici à Saint-Augustin. Vous remontez l'avenue Portalis?

— Oui; il faut que je rentre.

— Vous n'avez rien dans le cœur? je parie, au contraire...

— Oh! des bêtises. Bonsoir, Paul.

— Bonsoir.

— Vous viendrez me voir?

— Un matin, j'irai vous éveiller, si ce n'est indiscret.

— Ne le craignez pas, mon ami.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Nous nous quittons. Il va là-bas. Oh! est-ce, n'est-ce pas un heureux? il connaît un entier amour, un mutuel amour. Il s'imagine que je cours les filles. Un mutuel amour! Ah! il se croit, donc il est heureux; heureux comme nul ne le fut peut-être; serait-il le seul qui eût connu ce qu'est l'amour? Certes, il le croit. Et pourtant! c'est extraordinaire de croire de

telles choses; et sur quelles raisons! Rue de Courcelles; Élise; la maman; et qui, mon Dieu? une demoiselle avec qui, un beau jour, il s'est rencontré par hasard; qui fréquente avec deux amies dans un jardin public; qu'il a suivie; qui a reçu ses billets; chez qui, pendant six mois, il s'est fait bien candide; et qui tout de suite lui aurait dit oui, s'il avait osé. Et la maman; une petite rentière; une veuve assurément; une veuve d'officier; la maman qui feint de déchiffrer du Iansen; la romance de l'éternel amour; je serai votre femme; pourquoi pas tout de suite dans la chambre? qu'est-ce alors qu'il eût dit, notre ingénieur? Ah! ah! ah! elles ont joué serré. Et lui qui va s'imaginer, qui s'imagine, qui peut s'imaginer qu'il aime; qui ne s'aperçoit pas qu'il est sa propre dupe; qui ne devinera pas qu'en deux mois ce caprice lui sera passé; et qui épouse. Les vraies amours ne vont pas ainsi, ainsi ne s'insituent-elles pas, ainsi ne naissent-elles pas, et quand un cœur se prend, ce n'est pas au parc Monceau, un jour qu'on flâne et qu'on suit les petites modistes et les filles de veuve, pour jouer, devant trois beautés, les Pâris... La porte de ma maison; me voici arrivé... L'amour pour de bon? moi, moi, moi, sacrebleu.

IV

— Monsieur.

On m'appelle; le concierge; il tient une lettre.

— La femme de chambre qui est venue déjà plusieurs fois a apporté cette lettre pour monsieur, il y a un quart d'heure. Elle a dit que c'était pressé.

Sans doute une lettre de Léa.

— Donnez... Merci.

Oui, une lettre de Léa; vite.

« Mon cher ami, n'allez pas ce soir me chercher au théâtre. Venez directement à la maison vers dix heures. Je vous attendrai. Léa. »

Insupportable; toujours des changements; on ne sait jamais ce qu'on fera; on s'arrange pour ceci, et c'est cela; la même comédie éternellement; pourquoi ne veut-elle pas que j'aille la chercher au théâtre? pour qu'on ne la voie pas avec moi? quelque nouveau venu sans doute? Peut-être aussi qu'elle eût été en retard; peut-être a-t-elle un motif. Le troisième étage ou seulement le second? le bec de gaz; c'est le second étage. Cette fille est désespérante; heureux encore que j'aie été averti; envoyer sa femme de chambre à sept heures; je pouvais ne plus rentrer; c'est absurde; si je n'avais pas eu son billet et si elle

m'avait vu au théâtre, elle m'aurait fait une scène effroyable; non, elle va craindre ma présence et elle sortira par une autre porte; il y a vingt-cinq portes à ces théâtres; et quelle figure aurais-je jouée là-bas? elle savait, certes, qu'auparavant je devais passer chez moi; enfin... Ma porte; ouvrons; l'obscurité; les allumettes sont à leur place; je frotte... attention... la porte du salon; j'entre; la cheminée; le bougeoir y est; j'allume la bougie; au cendrier l'allumette; tout est à sa place; la table; pas de lettre; si; une carte de visite; cornée; qui est venu?... Jules de Rivare... Ah! quel dommage; ce vieil ami; nous étions à côté l'un de l'autre dans l'étude de philosophie; était-il sage! Il est venu aujourd'hui; le concierge ne me dit rien; ce cher de Rivare est donc à Paris; avec sa moustache noire et son air d'officier de cavalerie; un aussi qui a de la tenue; il reviendra; est-il étourdi de ne pas me dire où il loge! ah! derrière sa carte, je ne pensais pas à regarder, il y a un mot... « Je t'attends pour déjeuner demain; rendez-vous, onze heures, hôtel Byron, « rue Laffite. » J'irai, j'irai. Et mon cours de droit à deux heures? si je n'ai pas le temps d'y aller, je n'irai pas. Il doit être riche, ce vieux de Rivare; ces noblesses de province; hum! qui sait? Demain, à onze heures, rue Laffite. En ce moment, il faut que je m'habille pour aller chez Léa; j'ai plus d'une heure et demie, tout le temps de me préparer. Sur une chaise, mon pardessus et mon chapeau. J'entre dans ma chambre; les deux bougeoirs en cigognes à doubles branches; allumons; voilà. La chambre; le blanc du lit dans le bambou, à gauche, là; et la tenture d'ancienne tapisserie au-dessus du lit, les dessins rouges, vagues, estompés, bleus violacés, atténués, un nuancement noirâtre de rouge noir et de bleu noir, une usure de tons; un paillasson neuf est nécessaire dans le cabinet

de toilette; j'en choisirai un au Bon Marché; avenue de l'Opéra ce sera mieux. Je vais faire ma toilette. A quoi bon? je ne dois pas rester chez Léa, je dois revenir ici; qui sait pourtant ce qui peut arriver? qui sait comment se peuvent tourner les choses? ce que peut amener l'occasion? Ah! quand viendra le jour de notre amour? N'importe; je ferai ma toilette; j'ai le temps, et plus que de nécessaire; en vingt minutes je serai chez elle; inutile que je me hâte; la température est très belle ce soir, tiède, douce; toute une joie qui s'annonce; dans la voiture nous causerons; pendant que dans la voiture, tous deux, par les rues ombrées, nous roulerons, sous le ciel clair, l'air tiède et doux, l'atmosphère joyeuse; le beau soir. Si j'ouvrerais la fenêtre? oui; grande je l'ouvre. La nuit mi-obscur; nuit blanchie des premières étoiles; demies ombres indistinctes; nuit claire; derrière moi est la chambre, le reflet des bougies, l'air plus lourd des chambres, l'air moiteux des intérieurs pesants; je suis appuyé au balcon, incliné sur l'espace; je respire largement le soir, vaguement je regarde le beau dehors; le beau, l'ombré, le mélancolique, le gracieux lointain de l'air; la beauté de la nuit; le ciel gris et noir en très confus bleutements; et les points des étoiles, comme des gouttes, qui trépident, les aquatiques étoiles; la blancheur, tout à l'alentour, des grands cieux; là, les masses des arbres, et, plus loin, les maisons, noires, avec des fenêtres illuminées; les toits, les toits noircis; en bas, mêlé, le jardin, et, mêlés, des murs, des choses; et les maisons noires aux fenêtres de lumière et aux fenêtres noires, et le ciel immensément, bleuté, blanc des premières étoiles; l'air tiède; nul vent; l'air chaud; les haleines de mai naissant; un bien-être, chaudement, dans l'atmosphère caressante et nocturne; les masses des arbres en tas, là-bas, et la sphère du gris bleu ciel

pointé de feux trépidants; l'ombre indistincte du jardin nocturne; l'air doux; oh! bon souffle printanier, bon souffle estival et nocturne! Léa, ma tendre chère, ma petite Léa, mon aimée, ma Léa! les ténèbres de la nuit emmèlent toutes les choses; ô mon amie au sourire et au rire léger, aux yeux qui rient, aux grands yeux, petite rieuse bouche, oui, souriantes lèvres! dans l'ombre gisent les confus jardins, sous le ciel clair, et c'est sa jolie tête blonde, moqueuse et petitement juvénile, fin nez, mignonne face, fins blonds cheveux, blanche fine peau, enfant qui sourit et me rit et me moque et nous nous chérissons; dans cette nuit, sur le balcon fuyant, sur l'indistinct des murs lointains, dans l'air tiède et nocturne, parmi l'alentour qui s'efface, tu es belle et tu es gracieuse; gracieuse divinement, tu marches, en le berçement de tes hanches, et tu marches mollement, sur les tapis, auprès de la table où sont des fleurs, en ton exquis jaune salon; au long des fleurs sur le tapis moiré tu marches mollement, inclinant ta tête à droite lentement, à gauche lentement, avec des sourires blancs, face éburine aux fous cheveux, souriante, lentement, ondulante, tu passes, tu passes, tu marches; ta mince robe flotte, le crêpe crémeux, l'ondoiement du crêpe où tombe un ruban de soie, le crêpe aux plis ceignant tes seins et les hanches et le puéril corps, et tu meus doucement tes lèvres, mon amie; moi je t'aime, l'ombre des grands feuillages monte au ciel, très haut; mienne, tu transparaiss dans l'ombre claire, souriante, ingénue, bonne et charmante; moi je t'aime purement; je ne veux d'elle que son amour; et, son baiser, je le veux de son amour... Ah! Je l'ai eue, je l'ai eue qui ne m'aimait pas!... La nuit; l'obscurité des arbres; le rayonnement des étoiles croissantes; la nuit montante; derrière moi est la chambre; je ne la vois pas, je sais qu'elle est là; der-

rière, l'air plus lourd de la chambre; ici, le frais et le tiède du dehors; quitter la fenêtre, ah! peine! rentrer, s'occuper à des choses, faire des choses; ce serait si bon de rêver dans le farniente d'un soir, à la fenêtre, de songer à son amour, à son aimée, et de considérer un calme soir, et rêver; songer à l'amour qu'on aurait pur, à l'aimée qu'on aurait inviolée, dans un soir chaste; ce serait bon de rêver dans le confort calme du soir... Ici, la nuit fraîche, noire; la nuit plus fraîche, plus noire; derrière, la chambre plus chaude, plus moite, avec les bougies limpides; le dehors est frais, l'intérieur est plus tiède, plus doux; le dehors est frais, presque froid; ces noirs à la fin sont tristes; il y a une angoisse à fouiller tant d'immobilités; ce ciel blafard, ces masses d'arbres, ces lueurs sont glaciales; presque lugubre, ce silence; j'ai peur de cette grande nuit muette; le dedans est doux, tiède, moite, chaud, avec les tapis, les étoffes, les murs bien clos, le confort des choses molles; rentrons... Je me redresse, je me retourne... Les bougies sont allumées sur la cheminée; voici le lit blanc, moelleux, les tapis; je m'appuie sur la croisée ouverte; dehors, derrière moi, je sens la nuit; la nuit noire, froide, triste, lugubre; l'ombre où des apparences bougent; le silence où bruissent des sables; les longs arbres tassés en noir; les murs vides; et les fenêtres obscures d'inconnu et les fenêtres éclairées, inconnues; dans la pâleur du ciel, ce trépidement des yeux pleurards des étoiles; le secret des ombres opaques, ténébreuses, mêlées en quelque chose de formidable; ah! là, quelque chose d'ignoré, de formidable... J'ai un frisson; précipitamment, je me retourne, je saisiss les croisées, je les pousse, je les ferme, précipitamment... Rien... La fenêtre est fermée... Et les rideaux? je les tire, voilà... La nuit est supprimée. Dans la clarté amie, voici ma chambre; dans son chez-soi comme

l'on est à l'aise! La chambre molle; loin de la terreur des nuits désertes; le confort; la lumière. Je m'appuie au mur. On se sent tout assuré, tout content, tout dispos; la clarté blanche des bougies, blanchement dorée; le moelleux des tapis et des tentures; c'est un bien-être, un charme, un bonheur; je vais être heureusement pour me préparer, ici, dans cet apaisement de la chambre étroite. Brillant aux clartés, blanc luisant, couleur d'eau courante et de marbre, le cabinet de toilette; il faut que je m'habille; j'ai sur moi mon pantalon gris et ma jaquette noire; je puis aller ainsi chez Léa; certes, elle m'a vu souvent en ce costume; mais en tous mes costumes elle m'a vu souvent; cet habillement est convenable; une redingote? inutile; je ne verrai que Léa; je garde aussi ces bottines; aucun bouton ne manque? aucun; elles ne sont point salies; un coup de brosse suffira; mais il faut que je change de chemise; celle-ci, mise d'hier soir est propre encore; les manches et le col sont blancs; c'est ennuyeux de changer; n'importe, il le faut; si, par hasard, ce soir, chez Léa, qui sait?... ah! belle chère femme, si ce soir... Sacrebleu, sacrebleu, est-ce que je suis fou? habillons-nous, et prenons une autre chemise. Ma jaquette, là, sur le lit; mon gilet, aussi, sur le lit; maintenant, dans le cabinet de toilette; mon cabinet de toilette est vraiment très en ordre; le domestique est soigneux du ménage; dans la grande glace, au-dessus de la toilette, se reflètent les bougies; les murs au ton de paille; la large cuvette, blanche, pleine d'eau; l'eau transparente, perlée; quelques gouttes de musc, très peu; au porte-manteau la chemise; je suis bien heureux de n'avoir point de chemise en flanelle; cela est si ridicule; l'éponge; l'eau froide sur ma main; ah! la tête dans l'eau; quel saisissement! c'est un charme, la tête dans la limpide eau qui ruisselle, qui bruit, qui roule et

glisse et fuit, qui coule; les oreilles trempées d'eau et bourdonnantes, les yeux clos puis ouverts dans le vert de l'eau, la peau agacée et frémissante, une caresse, comme une volupté; oh! cet été quelle joie d'aller à la mer; sans doute irons-nous à Yport; ma mère aime ce pays; la forêt, la falaise; ah! dans la cuvette se plonger; sur mon cou l'éponge jaillissante, sur ma poitrine la fraîcheur, un très peu parfumée, de la bonne eau; ma serviette; ouf! je me suis fait raser à midi; cela suffit pour aujourd'hui; si je pouvais me raser; on ne se rase jamais bien; garder ma barbe ne me conviendrait pas. Me voilà présentable; on doit toujours être sur ses gardes; je vais chez Léa ce soir; eh! eh! si j'y trouvais asile? ce serait amusant... Allons, allons... Où est ma brosse à cheveux? C'est étrange comme les demoiselles sans vertu peuvent supporter tant de gens; bah! et nous qui les admettons toutes. Mais je suis minutieusement net; bravo! vite, faut s'habiller; j'aurais froid; une chemise blanche; hâtons-nous; les boutons des manches, du col; ah! le linge frais; que je suis bête! dépêchons-nous; dans ma chambre; ma cravate; mes bretelles sont laides, je les ai affreusement choisies; mon gilet; dans la poche, ma montre; ma jaquette; j'oubliais de brosser un peu mes bottines; tant pis! non, un simple coup de brosse; ma brosse à habits; ce n'est qu'un peu de poussière; une, deux; maintenant, ma jaquette; la cravate est à sa place; parfait; je suis prêt; je puis partir; mon mouchoir; mon porte-cartes; très bien; quelle heure est-il? huit heures et demie; je ne vais pas partir si tôt; alors asseyons-nous, là, dans le fauteuil; j'ai une heure à attendre; qu'on est tranquille ici! tout à fait tranquille et enviablement; rien ne vaut, mon cher garçon, une bonne sieste, dans un bon fauteuil, après un quart d'heure de toilette et de bon barbotage dans l'eau fraîche.



V

Puisque je n'ai rien à faire, examinons un peu, mais sérieusement, comment je dois agir ce soir chez Léa; évidemment, demeurer avec elle jusqu'à minuit ou une heure, puis m'en aller; ce qui est nécessaire, c'est qu'elle comprenne la raison de ma conduite; ah! que c'est difficile à expliquer! En cette chambre je suis mal; allons dans le salon; debout; les bougies sur le bureau; je n'ai qu'à me promener de long en large dans le salon, devant la cheminée, les deux fenêtres; tirons les rideaux; dans le salon, nonchalamment, de long en large. A quoi songé-je? C'est très ennuyeux, quand je veux réfléchir à quelque chose, je pars aussitôt en des divagations. Il faut pourtant que je sache ce que je ferai ce soir; je ne puis laisser tout au hasard; mon devoir est d'exposer à Léa... D'abord il faut que j'aie l'occasion de partir spontanément; déjà, plusieurs fois, comme elle ne me disait pas de rester, j'avais l'air, en m'en allant, d'être mis gentiment à la porte. Ce soir, elle consentira peut-être à ce que je reste; admettons qu'elle consente; alors je lui dirai que, sans doute, il vaut mieux que je la quitte; pourquoi resterais-je, si elle ne m'aime pas assez pour me retenir de son plein gré? Ainsi lui répondrai-je. C'est difficile; je ne sais

comment je réussirai; elle sera stupéfaite; elle me regardera de ses grands yeux exagérément ébahis et railleusement à demi; comme le jour où j'ai voulu la gronder; avec ses façons alertes d'aller, de venir, ses petits gestes tour à tour rapides et paresseux; le jour aussi où elle a jeté son chapeau dans la jardinière; son chapeau gris perle; elle s'est mise à rire, à rire; la folle!... Suis-je distrait! je n'arriverai jamais à fixer mon esprit sur un point; c'est à en désespérer. Si j'écrivais? L'inspiration est bonne; je vais faire un petit plan écrit de ce que je dois lui dire; cela sert au moins à déterminer les idées. Je m'assieds; le buvard, du papier, l'encrier, le porte-plume; la plume paraît suffisante; très bien. En face de moi, la tenture de soie chinoise; les fleurs vagues, blanches, des soieries chinoises, où surnage la lente cigogne au bec monté; la soie noire très lisse, avec le blanc des broderies; sur le buvard, du papier; c'est cela; écrivons... Que me disait-elle en sa récente lettre? je devrais d'abord relire cette lettre; j'ai là ses lettres; voyons. Dans le tiroir, le paquet de lettres; voici toute la correspondance, ses lettres et le brouillon des mien-nes. Voici son premier billet, il y a quatre mois.

« Monsieur,

« Il m'est complètement impossible d'accepter ce
« soir votre aimable invitation. Si vous voulez la
« remettre à demain, je serais libre.

« Je vous salue. »

Cela est du soir où je pensais l'emmener souper; j'avais été la voir la veille pour la première fois; c'est à minuit, quand j'ai été la demander chez le concierge du théâtre, qu'on m'a remis ce billet. Et le jour suivant? c'est le jour suivant que chez ce concierge elle m'a envoyé promener. Voici son second billet, de quinze jours plus tard.

« Monsieur,

« Je vous suis bien reconnaissante du service que
« vous avez eu la gracieuseté... »

J'étais retourné rue Stévens. Quand on a entrepris quelque chose, on répugne à y renoncer brusquement; j'avais fait des démarches, donné des pourboires, écrit; je ne pouvais vraiment pas en demeurer là, tout abandonner, n'y plus penser. Louise était alors sa femme de chambre; que de louis j'ai dû lui donner, à cette grosse fille! Pendant ces deux semaines d'absence de Léa, je n'ai plus vu, rue Stévens, qu'elle, l'excellente Louise. Et puis, cette histoire; mademoiselle d'Arsay échouée en Champagne, je ne sais plus où, sans argent; le matin j'avais reçu de mon père mes six cents francs; ce fut instinctif; un désir d'étonner, d'éblouir, d'être admirable; une folie pourtant; donner ainsi trois cents francs; pour une femme deux fois aperçue et qui m'avait mis à la porte; un beau mouvement, certes, mais qui me liait. C'est alors qu'elle m'a écrit son second billet.

« ... Je vous suis bien reconnaissante du service
« que vous avez eu la gracieuseté de me rendre. Si
« j'avais su plus tôt que vous étiez l'auteur de cette
« complaisance, je vous aurais remercié de suite. . . »

Elle avait écrit « plus tôt » et a surchargé « de suite ».

« ... Mais je n'ai été informée de votre bonté que
« depuis peu de temps. Je m'empresse de vous dire
« que je serai de retour à Paris mercredi soir et que
« si vous voulez me faire l'amabilité de venir me voir
« jeudi dans l'après-midi, vers les quatre heures, vous
« serez le bien venu. En attendant le plaisir de vous
« voir, je vous serre amicalement la main.

« Léa d'Arsay. »

J'avais eu l'idée d'écrire dans un carnet, jour par jour, en résumé, la suite de mes relations avec cette

femme; j'ai eu tort de ne pas persévérer; ce serait devenu intéressant; c'est déjà curieux, ce memento de trois semaines; les semaines précisément d'après la rentrée de Léa à Paris, les trois premières semaines de notre liaison; en effet, cela commence le lendemain de son retour.

« *Jeudi 27 janvier* : — Quatre heures; je vais rue Stevens; Léa me reçoit; toilette blanche; elle me parle de ses ennuis, le terme non encore payé; j'offre de lui apporter, à minuit, deux cents francs; convenu.

« Minuit; elle revient du théâtre avec sa mère; me reçoit dans sa chambre; d'abord peu aimable; je donne les deux cents francs; elle ne veut pas me garder; indisposée; devient plus aimable. . . »

Véritablement, puisque j'avais commencé, je devais continuer; j'avais d'ailleurs sujet de croire que ce nouveau, ce dernier don triompherait de toutes difficultés, je ne pouvais guère agir autrement, ni perdre, par un refus, l'effet de mes munificences premières.

« *Vendredi 28 janvier* : — J'envoie des lilas blancs.

« *Samedi 29 janvier* : — Je crois l'apercevoir dans une voiture rue des Martyrs; j'arrive rue Stevens; Louise me dit qu'elle est allée dîner en ville; je promets de venir le lendemain à une heure.

« *Dimanche 30 janvier* : — Une heure, rue Stevens; Louise me dit qu'elle est allée à la campagne pour plusieurs jours; sa mère l'y a forcée; elle est tenue très durement; je me montre mécontent; j'annonce que je quitte Paris pour une semaine; je m'informe de la rente que faisait précédemment le consul; cinq cents francs par mois, plus la toilette et les cadeaux.

« *31 janvier au 12 février* : — Mon voyage en Belgique.

« 5 février : — J'écris.

« 9 : — Réponse.

« 10 : — Seconde lettre de moi.

J'ai les brouillons de mes deux lettres et sa réponse.
Voici la première de mes deux lettres :

« J'espérais ne pas m'en aller lundi sans avoir
« serré votre main.

Et cetera; ce n'est pas intéressant. Ah! sa réponse.

« J'ai été très touchée de vos tendres paroles. Je
« les crois sincères!... Je vous ai semblé triste lors
« de votre dernière visite; en effet, je le suis. Vous
« avez dû remarquer en moi un certain trouble. Je
« n'ai pas osé vous dire que je traverse en ce moment
« une crise des plus pénibles qui ne me laisse de
« trêve ni jour ni nuit. J'ai des obligations sérieuses
« à remplir et il me faudrait me sentir allégée de ce
« côté pour me retrouver moi-même et être à vous.
« Je n'ai malheureusement aucune indépendance
« personnelle et de lourdes charges à soutenir; alors
« même que mon cœur m'entraînerait vers le vôtre,
« je suis trop honnête femme pour vous dissimuler
« plus longtemps ma situation, ne connaissant pas la
« vôtre et ne sachant quels seraient les sacrifices que
« vous pourriez faire de suite pour me tirer de l'im-
« passe si écrasante dans laquelle je me trouve. Après
« cet exposé, voyez si vous pouvez être l'ami sur
« lequel je puisse absolument compter; ou considé-
« rez cet aveu comme non avenu en m'oubliant à tou-
« jours.

« Léa d'Arsay. »

Ma seconde lettre :

« 10 février 1887.

« Ma chère amie,

« Je vous assure que je vous sais gré de votre fran-
« chise.

Je lui ai répondu que je pouvais l'aider, mais que j'étais un peu effrayé de ces embarras énormes... Ces deux premières lettres étaient assez convenables, et proprement écrites.

Continuons.

« *Dimanche 13 février* : — Je vais rue Stévens; « Louise me dit que Léa est souffrante et couchée; « histoire de la purgation refusée; à demain.

« *Lundi 14 février* : — Une heure et demie, rue Stévens; Léa me reçoit; toilette bleu clair; je reste une heure; je l'interroge sur ses embarras; j'offre dix louis pour le soir, si elle veut que je les lui apporte; elle accepte pour onze heures, sous la condition que je partirai à une heure, à cause de sa mère.

« Le soir, onze heures; elle me reçoit dans la salle à manger; sa mère a invité des amies sans l'avertir; « elle ne peut me garder; elle me supplie de ne pas croire qu'il y ait de sa faute, de ne pas lui en vouloir; « une autre fois, elle le jure; elle est plus gentille qu'elle n'a encore été; je l'embrasse longuement; « je la quitte au bout de dix minutes; je lui laisse les dix louis promis; rendez-vous pour mercredi.

« *Mercredi 16 février* : — Rue Stévens, deux heures; elle allait sortir; elle me retient une demi-heure dans sa chambre; elle met son chapeau et son manteau; projet d'aller le lendemain ou l'après-lendemain dîner ensemble quelque part.

« *Jeudi 17* : — Une heure, rue Stévens; je reste une heure et demie; je bois du café avec elle; le chanteur de la rue; nous dansons; ses jupons se démettent; elle sort pour les remettre; coup de sonnette; elle revient; elle me dit que c'est le charbonnier qui réclame de l'argent; petite explication; je veux bien l'aider, mais je pose la condi-

« tion; rendez-vous demain soir à neuf heures; elle
« me dit que si elle ne peut être sûre de moi, rien à
« faire.

« *Vendredi 18* : — Neuf heures du soir; Louise est
« seule; Léa a dû dîner en ville; elle reviendra très
« tard; lettre pour moi. »

Voyons cette lettre.

« 18 février.

« Je regrette de ne pas me trouver chez moi ce soir.
« La situation dans laquelle je suis et que vous connais-
« sez ne me laisse aucune indépendance; si j'avais
« pu compter sur ce que vous m'aviez promis, je serais
« restée; mais il me faut absolument sortir de ce
« mauvais pas tout de suite. Dois-je compter oui ou
« non sur votre bon vouloir? Si, comme je le pense,
« vous m'avez tenu parole, remettez à Louise ce que
« vous m'auriez remis à moi-même et dimanche à
« une heure je vous en remercierai. »

Cette incompréhensible fille me manque parce qu'elle croit que je ne lui donnerai rien, et elle veut que je donne quelque chose à sa femme de chambre. Rangeons bien à leur place ces lettres.

Vendredi 18 : — Neuf heures... Léa a dû dîner en
« ville... lettre pour moi... »

C'est celle-là.

«... Je refuse tout argent; supplications de Louise;
« promesses; Louise me prie de penser au moins à
« elle; elle a sa fille en nourrice à Auteuil et elle
« attend ses gages pour payer la pension en retard;
« elle me conte que Léa est malheureuse. Je déclare
« nettement que Léa se moque de moi, que je ne
« donnerai plus un sou avant qu'elle n'ait tenu sa
« parole. Je pars en laissant vingt francs à Louise. »

Et là s'arrêtent mes procès-verbaux; quel dommage! je n'ai que le commencement de l'histoire. Le lende-

main samedi? le lendemain samedi Léa s'est décidée à m'accorder ses faveurs; un après-midi, je me rappelle, une belle journée de soleil; je lui ai donné les deux cents francs dont elle avait besoin; cela faisait une somme assez ronde pour un baiser; c'est le diable aussi, quand une fois on est pris dans la chaîne, de couper court; et puis, recommencer avec une autre femme la même série, éternellement; il fallait que celle-là aboutît; on s'obstine; j'ai bien fait. Elle avait pris le soin de fermer à clé la porte du salon; j'avais juste deux cents cinq francs; le soir je lui ai envoyé des roses; j'ai été alors pour la première fois chez Hanser-Harduin; ils ont une vendeuse bien jolie, à l'air exquisement de se moquer du monde; j'irai bientôt y acheter des fleurs; étonnante jeune fille, cette petite fleuriste.

« Cher ami,

« Il faut absolument que vous veniez. »

Un rendez-vous.

Une autre :

« ... Toujours par suite de la situation dans laquelle
« je suis, je ne puis être libre comme je le voudrais. . .

« il faut que je sorte de cette impasse. »

Sacrédié; ma lettre de mise en demeure :

C'est cela ; ah ! la terrible lettre !... C'est cette lettre qui a fait tout le mal ; comment ai-je pu l'écrire ? toute ma conduite, hélas ! depuis un mois y concordait ; pourquoi ai-je écrit cette lettre ?...

« Ma chère amie,

« Je vous ai expliqué que si vous pouviez compter
« sur moi, c'était seulement dans une mesure un peu
« restreinte. Si je disposais de grandes ressources, je
« vous demanderais d'accepter ce qui vous est néces-
« saire pour votre train de maison. Pardonnez d'ail-
« leurs que je sois surpris par vos expressions de
« — sacrifice pécuniaire un peu sérieux. Ce que j'ai
« fait n'est rien auprès de ce que je voudrais faire;
« mais jugez-vous que ce soit une plaisanterie? Et
« vous, depuis deux mois, qu'avez-vous fait, pour
« votre part? Vos promesses m'annonçaient autre
« chose qu'une heure accordée un après-midi. Je ne
« pourrai être chez vous après-demain qu'à cinq
heures; veuillez me laisser un mot si je puis revenir
le soir. En ce cas comptez sur moi. Au revoir, et
croyez... »

— « Mardi matin.

« Bien touchée de vos bonnes paroles! regrette
« que vous ne puissiez venir demain à une heure;
« je vous attendrai jusqu'à deux heures. Vous savez
« que j'ai des ménagements à conserver; eh bien
« j'ai à mon service une personne que je ne puis
« garder. Il me faudrait cent cinquante francs demain
« soir pour la congédier; et une fois débarrassée de
« la sus-dite je serai plus libre de mes actions. C'est
« tout vous dire. Tâchez de me faire parvenir cette
« modique somme demain et vous apprécierez et
« jugerez par vous-même de l'urgence de cette exé-
« cution. A demain donc vous ou un mot me tirant
« d'embarras; et à vous de cœur. »

— « Mardi deux heures.

« Ma chère amie,

« Je reçois votre mot en rentrant chez moi. Vous
« n'avez pas été bien contente de ce que je vous ai

Le soir, à neuf heures, elle n'était pas chez elle ; elle avait reçu ma lettre ; elle ne m'avait pas laissé de réponse. Elle pouvait tout faire maintenant. La menacer, se fâcher, et lui demander pardon !... Hélas ! et elle aurait pu m'aimer, si j'avais su me faire aimer !...

« Mardi premier mars, onze heures du soir. »

C'est mon projet de discours; je m'étais promené très loin; et ici, seul, j'avais voulu fixer ce que le lendemain, quand elle me recevrait, je lui dirais.

« Mardi premier mars, onze heures du soir.

« Une fois dans sa chambre, la tenant entre mes
« bras, je lui dirais : — Vous ne croyez pas que je
« vous aime? — Oh! puisse l'action que je vais faire,
« retomber bienfaisante sur sa pauvre âme! »

Le soir où j'ai écrit cela est le soir où j'avais rencontré, sur le boulevard, cette fille aux grands yeux vagues, qui marchait, languissante, en son costume d'ouvrière besogneuse, sous les arbres nus et le frais du soir clair de mars; je passais près d'elle; elle regarda, très faible et molle; oh! faiblement, sans un geste, d'un regard vague; et je songeai à l'autre, la très belle que j'aimais; pauvre, pauvre âme, âme si douloureuse!... Il y avait ici un feu de bois; dehors,

un ciel froid, très sec et clair; nulle brise; un ciel profond, très lointain; un air clair, une montée de toutes choses vers en haut; ici, la chaleur douce du feu, la solitude, et des souvenirs.

« ... Vous ne croyez pas que je vous aime? — Oh! « puisse l'action que je vais faire, retomber bienfai- « sante sur sa pauvre âme! — Mon amie, j'ai songé « aux choses qui sont entre nous; follement je vous « désirais; que ce soit mon excuse; je vous ai « contrainte; j'implore votre pardon. Je puis rester « ici cette nuit, mon amie... Adieu! vous êtes bien « aimée; je vous rends votre corps, et je vous quitte, « parce que je vous aime. — Et je prendrai sa tête « dans mes mains, je regarderai ses yeux, et je baiserai « ses lèvres. — Adieu. »

Oui, ces paroles, et non les mauvaises sollicitations. Et jamais je n'ai eu l'occasion, ces paroles, de les dire.

« Mon cher ami, j'ai absolument besoin de vous « voir. Je vous attends ce soir à dix heures. Bien « vôtre. Léa. »

Qu'y a-t-il encore eu ce soir?... Le soir où elle a été malade? certes; la nuit que j'ai passée à la soigner. Comme elle était meurtrie, froissée et affaissée, suffocante! je l'avais attendue longtemps; elle est arrivée toute défaite; elle s'est couchée et je suis demeuré auprès de son lit; nous lui mettions des compresses sur le front; elle a renvoyé sa femme de chambre; je l'ai soignée; j'ai ainsi passé la nuit, dans un fauteuil: elle, muette et immobile, assoupie; moi, en un rêve de tristesse et de pitié. Le matin elle s'est éveillée; j'ai ouvert ses rideaux; il était huit heures; elle m'a souri. Le plus beau temps de mon amour, oui, le plus cher. L'après-midi, elle était remise; je l'ai vue un quart d'heure; et le lendemain? c'est le lendemain qu'elle était si désagréablement gaie, à rire, à chanter, à crier.

« Léa d'Arsay se fait un plaisir d'aller à l'Opéra « demain avec monsieur Daniel Prince. Mille amitiés. »

Elle était jolie, ce soir d'Opéra, en sa toilette de satin rose, ses souliers blancs; Chavainne n'a pas pu ne pas avouer qu'elle était jolie; Chavainne qui jamais ne veut être de votre avis. Et le soir de l'Odéon; on jouait une tragédie; Andromaque; Léa voulait entendre une débutante, je ne sais qui; étrange caprice; nous avons diné chez Foyot; elle a demandé une sarcelle; moi, j'ai été ridicule à ne pas donner assez de pourboire; mais Léa ne s'en est pas aperçue; n'importe, j'ai eu tort; de ce cabinet, par la fenêtre ouverte en face du Luxembourg, on voyait passer des étudiants; elle avait sa toilette de velours, son chapeau en jais avec la plume rouge, et sa dignité imperturbable lorsqu'elle est en public. Tous ces soirs, je l'ai conduite chez elle, et, lui ayant dit adieu, je suis parti; c'était très bien; elle a voulu, une fois ou deux, me laisser au sortir de la voiture; mais j'ai toujours insisté pour monter dix minutes; maintenant, l'habitude en est prise; et c'est tout à fait charmant quand dans sa chambre nous bavardons. La lettre de Louise, avec une couronne de baronne :

« Monsieur,

« Monsieur Prince, vous m'avez dit que quand « mademoiselle se trouverait dans l'embarras, je vous « le dise. Je viens vous dire que mademoiselle est « très ennuyée en ce moment. Il nous manque cent « quarante francs pour les meubles. Elle pleure tout « le temps parce qu'on lui dit que si ce n'est pas payé « pour demain soir on viendrait tout enlever et elle « me dit que s'il faut en arriver là elle ne sait pas ce « qu'elle fera. Je lui avais parlé de vous mais elle « m'a dit que vous ne pouviez plus rien faire pour « elle. Je lui avais promis d'aller vous dire dans quelle

« position elle se trouve mais comme je sais que je
« ne peux jamais vous trouver j'ai pris le parti de vous
« écrire sans rien dire à mademoiselle et si nous avons
« le bonheur que vous puissiez nous venir en aide je
« vous prie de ne pas le dire à mademoiselle qui me
« l'a défendu pour ce que vous lui avez dit dimanche.
« Pardonnez-moi monsieur et j'ose me dire votre toute
« dévouée. Louise. »

Carte de Léa :

« Remercie monsieur Prince de son charmant bou-
« quet, et le prie de bien vouloir venir la voir demain
« lundi à une heure de l'après-midi.

Autre; une lettre.

« Cher Daniel, j'ai encore recours à vous et vous
« prie de m'obliger de la somme minime de quarante
« ou cinquante francs dont j'ai le plus grand besoin
« pour demain. Vous seriez bien gentil de me les
« apporter vous-même. Je vous remercie à l'avance
« et vous serre amicalement la main. »

Autre; une carte.

« Léa d'Arsay fait mille excuses à son ami Daniel
« Prince; a reçu trop tard sa lettre pour se rendre à
« sa bonne invitation et elle lui fixera le jour où elle
« aura le plaisir de le voir, ce qui sera bientôt. »

Encore.

« Léa d'Arsay serait bien heureuse de dîner ce soir
« avec monsieur Prince, l'attendra à sept heures. »

Oh! toute une lettre, celle d'il y a huit jours, la
lettre des bijoux.

« Cher ami,

« Il faut absolument que vous me donnez deux
« cents francs pour sauver mes bijoux, du moins les
« reconnaissances qui sont engagées dans un bureau
« pour cette somme. Si vous êtes assez bon pour
« m'obliger de cela, vous ferez grand plaisir à votre

« petite amie Léa qui serait désolée de voir tous ses pauvres bijoux vendus. C'est après-demain, mardi, qu'on les vend définitivement si la somme n'est pas remise au bureau; je reçois l'avertissement à l'ins-tant. Soyez bon, et je serai de plus en plus gentille pour mon seul vrai ami que j'aime bien. Marie ira demain vers onze heures savoir votre décision. »

C'était ennuyeux, les bijoux n'étaient engagés que pour cent vingt francs, et il y avait encore quinze jours de délai; je lui ai payé ses cent vingt francs; depuis lors elle ne m'a rien demandé; voilà déjà huit jours; oh! elle va avoir besoin de quelque chose; il ne faudrait pourtant pas qu'elle me demandât trop; cela commence à être lourd, tout cet argent.

« Cher ami, j'ai su en rentrant... »

C'est sa dernière lettre, avant-hier.

« ... j'ai su en rentrant que vous étiez venu pour me voir; mais je n'ai pas eu le bonheur de me trouver là. Pour être plus sûr de me voir, venez demain dimanche à une heure ou une heure et demie je serai chez moi. A demain et bien à vous. Léa. »

En effet, j'ai été la voir hier à une heure; elle a été toute gracieuse, toute souriante, câline même; et moi, qu'est-ce, diable, qui m'a pris? un moment entre mes bras je l'ai serrée trop, trop passionnément; elle m'a regardé; je lui ai murmuré un « Léa » avec une tendresse exagérée; ne suis-je donc pas maître de me tenir comme je veux me tenir? Léa a paru étonnée, pas fâchée, étonnée; un peu moqueuse, peut-être; pourquoi aussi se fait-elle ainsi câline? c'est sa faute; si jolie elle est, et si tentatrice, dans les claires étoffes amples; au contraire, dans les robes c'est le noir qui lui sied mieux; sa robe de satin noir unie et ajustée, où s'arrondit l'impassible poitrine... Mais il est presque neuf heures et demie; il est temps

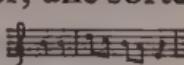
de partir. Je n'ai pas écrit ce que je projetais de dire; bah! bien inutile; je me souviendrai; j'ai d'ailleurs le papier d'il y a un mois. Debout; mon chapeau; dans la poche du pardessus sont mes gants. Tout est en ordre? les lettres dans le tiroir. Avant de sortir, il faudrait relire ce papier.

« Une fois dans sa chambre... Vous ne croyez pas « que je vous aime?... Follement je vous désirais; « que ce soit mon excuse... Pardon... Je puis rester « ici cette nuit... Je vous rends votre corps... Adieu. »

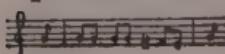
Adieu, adieu, partons. L'escalier sera éclairé par le gaz; j'ouvre la porte; j'éteins les bougies; voilà; ne heurtons rien; la porte refermée; descendons; mes gants; ils sont propres, oui, convenables. Parbleu, je saurai me souvenir, je me souviendrai bien de ce que je dois dire à Léa; rien de plus facile, de plus naturel; elle comprendra enfin pourquoi je renonce à mes droits sur elle, et combien je l'aime, et pourquoi je ne la prends pas... Je puis rester ici cette nuit... mon amie, je vous quitte... Elle comprendra; rien de plus naturel et de plus facile... Je me rappellerai... Vous ne croyez pas que je vous aime... Follement je vous désirais... All right... Je vous rends votre corps...

VI

La rue, noire, et la double ligne montante, décroissante, du gaz; la rue sans passants; le pavé sonore, blanc sous la blancheur du ciel clair et de la lune; au fond, la lune dans le ciel; le quartier allongé de la lune blanche, blanc; et de chaque côté, les éternelles maisons; muettes, grandes, en hautes fenêtres noircies, en portes fermées de fer, les maisons; dans ces maisons, des gens? non, le silence; je vais seul, le long des maisons, silencieusement; je marche; je vais; à gauche, la rue de Naples; des murs de jardin; le sombre des feuilles sur le gris des murs; là-bas, tout au là-bas, une plus grande clarté, le boulevard Malesherbes, des feux rouges et jaunes, des voitures, des voitures et de fiers chevaux; immobilement, au travers des rues, dans un calme immobile, des voitures, entre les trottoirs où courent les foules; ici, les bâtisses d'une maison neuve, ces échafaudages ternes, plâtreux; on aperçoit mal les pierres nouvellement posées, qui s'échafaudent; parmi ces mâts je voudrais monter, vers ce toit si lointain; de là lointainement doit s'étendre Paris et ses bruits; un homme descend la rue; un ouvrier; le voici; quelle solitude, quelle triste solitude, loin des mouvements et de la vie! et la rue

se termine; maintenant la rue Monceau; encore ces hautes maisons majestueuses, et le gaz y jetant sa lumière jaune; qu'il y a-t-il dans cette porte?... ah! un homme; le concierge de cette maison; il fume sa pipe, il regarde les passants; personne ne passe; moi seul; ce gros vieux concierge, que fait-il à regarder la solitude? me voici dans l'autre rue; brusquement elle se rapetisse, elle devient tout étroite; de vieilles maisons, des murs en chaux; sur le trottoir, des enfants, des gamins, assis par terre, taciturnes; et la rue du Rocher, et, ainsi, les boulevards; là, des clartés, des bruits; là, des mouvements; les rangées de gaz, à droite, à gauche; et, obliquement, à gauche, une voiture parmi les arbres; un groupe d'ouvriers; la corne du tramway chargé de gens, deux chiens derrière; dans les maisons, des fenêtres éclairées; ce café en face, ses rideaux blancs lumineux; le tapage, auprès de moi, d'un omnibus; une jeune fille avec un vêtement bleu sombre, un visage rose; la foule; le boulevard; je vais traverser cet espace, aller là; parmi ces gens je vais être; alors je vais être là-bas, moi le même, le même encore, là et non plus ici, et moi toujours; en haut et en devant, la Butte; des clartés sous le ciel clair; à droite, le long mur, le mur du réservoir; je ne connais aucun de ces gens; me voient-ils? qui me croient-ils? des cris d'enfants qui jouent; des roues lourdes sur les pavés; des chevaux lents; des marches; dans les arbres plus denses le ciel obscurci; mes pas sur l'asphalte monotonement; un chant d'orgue de Barbarie, un air à danser, une sorte de valse, le rythme d'une valse lente... 

... où est l'orgue de Barbarie? derrière, quelque part, j'entends sa voix criarde et douce... « j't'aim mieux qu'mes dindons »... un chant qui va et recommence...

 ... le calme d'une voix qui naît, sous un

paysage calme, dans un calme amoureux, et le désir très contenu d'une naissante voix; et la voix répondante, équivalente et plus haute, ascendante, calme et ténue, ascendante en le désir; et encore elle qui s'élève; la croissance du désir; sous le site toujours naïf et dans ces naïfs cœurs, l'ascendance monotone, alternée, calme, d'une très douce angoisse; le simple doux chant qui s'enfle et le simple rythme; entre les feuillages frais, parmi la sourdine des bruits quelconques, voix grêle, s'enfle le chant criard et doux, la monotone litanie, le fixe rythme des lentes danses; et surgit l'amour... Dans les champs purs, mieux que je ne les aime, les champs, je t'aime, amie; voici les beaux champs pâles et les errants troupeaux disséminés; mieux je t'aime; ils sont beaux, les troupeaux, dans les feuillages frais, quand ils bêlent, les troupeaux et les troupes des bêtes chères; mieux je t'aime; ils sont chers, mes champs rêvés; mais mieux je t'aime, mon amie, en tes yeux clairs; les lignes des lumières vont s'allongeant, les troncs des arbres; mieux je t'aime en tes chansons; des rivières coulent avec des ombres, un ciel de soir, des bruits lointains; et la voix pleurante est plus lointaine, la voix simple et le rythme s'éloignent; le chant religieux s'efface; des chants pourtant, des chants encore, et mieux je t'aime; des paysages frais et nocturnes, les arbres successivement rangés, et les pas des passants; à l'entour, des roulements; des paroles, des teintes énombrées, un air tiède, plus frais; dans le bois qui longe les monts j'irai, près des prairies, sous les sapins; ce sera la très précieuse chaleur des nuits aimées; nous serons tous en ces pays; oh! l'admirable temps, loin de Paris, durant ces semaines nombreuses! mais quand ces jours?... Les bruits se font plus forts; c'est la place Clichy; dépêchons; sans cesse, de longs

murs tristes; sur l'asphalte une ombre plus épaisse; à présent des filles, trois filles qui parlent entre elles; elles ne me remarquent pas; une très jeune, frêle, aux yeux éhontés, et quelles lèvres! en une chambre nue, vague, haute, nue et grise, sous un jour fumeux de chandelle, dans l'assoupissement des tumultes de la rue grouillante; oui, une haute chambre étroite, et le grabat, la chaise, la table, les murs gris, et l'agenouillement de la bête parmi le lit, et les lèvres luxurieuses, montantes et remontantes, tandis que geint la créature et qu'elle halète... La voici, cette fille; elle cause; toutes trois, sur le trottoir, oubliées des promeneurs; moi, demain, j'ai le cours, l'ennuyeuse école, et dans trois mois l'examen; je serai reçu; adieu alors la franchise de tous les jours, mais la charge d'un emploi; allons; maintenant, partout des filles; le café; des jeunes gens entrent; un monsieur qui ressemble à mon tailleur; si je rencontrais quelque ami; mieux vaut certes être seul, marcher par un bon soir très librement, sans but, le long des rues; l'ombre des feuillages ondoie sur l'asphalte, un air frais court, les trottoirs très secs et blancs luisent; une bande de jeunes filles là-bas, droites, très hautes, minces et de façons séduisantes; là, des enfants; les façades scintillent; la lune a disparu; c'est, tout autour, un bruissement; quoi? des sons confus, épars, unis, un brissement... bravo l'avril! oh! le beau, le beau soir, ainsi très libre, sans pensée, ainsi très seul.

VII

Mais je suis arrivé rue Stévens, devant la maison de Léa; c'est bien le vestibule, l'escalier; l'escalier tournant; enfin, le second étage; est-ce là? oui certes, là; sonnons; mes bottines sont propres, ma cravate droite, mes moustaches convenablement relevées; j'ai beaucoup de choses à lui dire, beaucoup de choses qu'il faut que je lui dise; elle vient évidemment de rentrer; elle aura sa robe de cachemire noir; je suis sot de ne pas sonner; si elle me voyait; je sonne; des pas à l'intérieur; la porte s'ouvre; c'est Marie.

— Mademoiselle d'Arsay est chez elle?

— Oui, monsieur, entrez.

J'entre.

— Je vais dire à mademoiselle que vous êtes ici.

Elle est gentille, Marie. Ah! ce petit salon, ce cher petit salon de ma chère Léa; mettons-nous dans ce fauteuil, près de la fenêtre; que l'agencement de ces fleurs est joli! voilà le bouquet de lilas que je lui ai envoyé; la glace; tout est en règle dans ma toilette; je suis assez présentable; pas trop mal, ma foi; Léa aime pour les hommes les cheveux courts, comme je les ai et qu'ils soient bruns... Léa...

— Bonjour, de sa fine voix.

Et son sourire savamment féminin, ses yeux gentiment moqueurs, son sourire de fée; bonjour, de sa fine délicieuse voix; et ses cheveux voltigent sur son front; c'est elle, la jolie Léa; non, je ne dois pas baiser sa main; je serais ridicule; saluons-la simplement.

— Mon amie, comment allez-vous?

— Très bien.

Elle a sa robe de satin noir. Nous nous asseyons sur le divan, elle à gauche; elle s'est renversée sur les coussins, elle me regarde; elle est aimable ce soir.

— Eh bien, me demande-t-elle, que me direz-vous?

Je n'ai rien à lui dire; si; pourquoi m'a-t-elle écrit de ne pas aller au théâtre?

— C'est bien dommage que je n'aille pas vous chercher au théâtre.

— Il n'y avait pas moyen; après la pièce je devais parler au directeur, et des fois on le voit tout de suite, d'autres on l'attend toute la soirée; il ne se gêne pas pour venir à des neuf, dix heures.

N'insistons pas; certainement elle invente cette histoire.

— Vous avez attendu longtemps aujourd'hui?

— Assez longtemps; je ne suis rentrée que depuis dix minutes; à ma sortie de scène j'ai été à la direction; il y avait Blanche Fannie; elle voulait voir le directeur avant d'aller s'habiller; vous savez qu'elle ne paraît qu'au second acte; nous nous sommes ennuyées dans ce trou! il y a juste la place de deux chaises; Blanche à elle seule emplissait toute la place; c'est effrayant ce qu'elle est grosse.

— Je ne comprends pas qu'on lui fasse encore jouer des travestis; elle n'est plus jeune.

— Elle n'est pas vieille; quel âge croyez-vous qu'elle ait?

— Hou...

— Il ne faut pas croire qu'elle soit bien vieille; voyons; combien a-t-elle? quarante ans?

Qu'elle est drôle, Léa, avec ses vingt ans, ses airs enfantinement sérieux de petite demoiselle coquette!

— Nous allons, lui dis-je, faire une promenade, n'est-ce pas?

— Ah! je suis fatiguée; je n'en puis plus; j'ai envie de dormir.

— Qu'est-ce donc que vous avez?

— Je suis fatiguée.

— Vous vous êtes énervée à attendre au théâtre.

— Oh! ce n'est pas cela.

— Vous êtes restée là, sur une chaise, vous qui êtes toujours en l'air; vous ne pouvez vous fixer un moment en place.

— Très bien; moquez-vous de moi; quand voilà un quart d'heure que je n'ai pas bougé d'ici.

Je la taquine.

— Immobile ou non, vous êtes toujours adorable.

— Ah!... charmant!...

Elle n'apprécie jamais mes traits d'esprit; pas moyen de plaisanter avec les femmes, que dire alors? Elle se lève; lentement elle va à la fenêtre; et son frêle corps bien potelé ondoie; dans son cou les brins blonds de ses cheveux; elle écarte les rideaux; elle regarde dehors. Que mollement on est sur ce divan! et, tout à l'alentour, la clarté apâlie des murs blancs et des glaces. Elle :

— Il fait beau ce soir; cela me remettrait peut-être, de sortir un peu...

— Voulez-vous?

La voilà maintenant qui consent; n'ayons pourtant pas l'air de triompher; elle s'assied sur le bord du piano; nous nous taisons. Au restaurant, ce soir,

l'étrange homme, cette espèce d'avoué. Léa feuillette un paquet de musique, d'une main sur le piano; il faut que je parle; elle va s'ennuyer, tellement elle a peur qu'on demeure bouches closes; il faut que je parle, absolument. Nous voilà l'un en face de l'autre; cela ne peut durer; je serais ridicule. Ah! ses histoires avec son horrible mère...

— Vous êtes-vous un peu arrangée avec votre mère?

— Pas du tout.

Elle semble ne vouloir pas parler de ces choses; j'ai eu tort de les amener; alors que lui dire?

— Il est impossible, reprend-elle, qu'on s'arrange avec elle; elle voudrait que je suive tous ses caprices; vous comprenez que c'est une vie insupportable.

— Pourquoi la supportez-vous?

— Parce que je ne puis pas faire autrement.

— Comment? si votre mère vous ennuie, dites-lui...

— Oui! elle ferait un beau tapage.

— Enfin, vous êtes chez vous.

— Eh non, je ne suis pas chez moi; voilà le malheur; l'appartement est loué à son nom; les meubles, tout est à elle... Et c'est moi qui paie tout.

Elle se penche contre le piano. Je me doutais que l'appartement était à sa mère; qu'y faire? rien. En une nonchalante marche, la voici vers ce divan; sur le divan elle se met; ses robes s'étendent; sur les coussins sa jolie tête attristée; elle lève les bras au-dessus de sa tête.

— Ah! quelle existence, quelle existence! des envies me prennent de tout lâcher.

— Que dites-vous, mon amie?

— Je serais plus heureuse à garder des dindons en Bretagne. Si mon père savait que je suis au théâtre!

— Vous voulez aller en Bretagne garder des dindons?

— Je n'aurais plus à me tourmenter; je retrouverais la famille de mon père; vous ne vous doutez pas quelle vie je mène.

Je vais vers elle; auprès d'elle je m'assieds; je prends sa main.

— Ma pauvre chérie, voulez-vous ne pas parler ainsi; en voilà des idées; vous savez bien que je vous aime pour de bon; pourquoi n'acceptez-vous pas que je vous emmène, que nous restions ensemble; dites.

— Allons, tristement et gentiment me répond-elle, allons, êtes-vous fou?

— Et en quoi, mon amie?

Dans ses yeux, je la regarde; elle est appuyée sur les coussins; les lumières des bougies éclairent nos visages; gentiment, tristement, elle est étendue, pâle; je la regarde; je tiens ses mains. Elle, souriante :

— C'est extraordinaire comme vous avez les cils longs.

Souriante toujours, elle me regarde.

— Vous êtes une bien malheureuse petite femme. Elle ferme ses yeux.

— Ah! comme je voudrais être débarrassée de tout! s'il y avait un moyen d'en finir, d'un seul coup, sans souffrir, quelque chose d'instantané; s'endormir tout à fait, puisqu'il n'y a qu'en dormant qu'on soit heureux.

Que lui dire? je ne puis pas rire, ni la prendre trop au sérieux; c'est embarrassant. Près de moi elle est mi-étendue, immobile, en une vague somnolence.

— Eh bien, mademoiselle, faites dodo.

Dans mes mains, je serre ses bras; elle a toujours ses yeux fermés; j'attire doucement ses bras; elle se laisse; en arrière penche sa fine tête; ah! sa méchante traîtresse tête qui se joue si effrontément de moi; doucement sur les coussins je me renverse; et contre

moi j'attire sa poitrine; sa poitrine est contre ma poitrine; sa tête est sur mon épaule; de mes deux mains j'entoure sa taille; elle repose contre moi; ainsi entre mes bras elle repose; sur ma joue, sur mon cou, quelque chose, oui, ses cheveux, qui voltigent; elle est immobile; tout au long de mon corps, son corps; je la sens; mollement je serre les molles hanches très soyeuses et sa poitrine.

— Dodo, mademoiselle.

Et elle, très bas, les yeux clos, et d'un léger souffle, très bas :

— Oui.

La très pauvre, très charmante, très tendre, elle se laisse en l'enlacement de mes bras; elle repose contre moi son cher corps; elle est étendue, en sa robe, d'où frêle monte sa tête; et voilà cette poitrine, ses seins, voilà ses bras, et, fluettes, les mains; voilà ce cou, et dans le blanc du cou les fins cheveux dorés épars; la mince taille, et les larges hanches, en l'étreinte du noir satin; là, le bout mignon de son pied; et lentement le corsage se soulève en longs gonflements réguliers; du corsage les boutons tremblotent; faiblement sur la gorge ondoie le flot des dentelles noires; un reflet plus brillant, venant des bougies, se meut sur le sein gauche; et la féminine vie marche et marche en cet incessant mouvement des deux mamelles; son corps, tout immobile, a comme des ondoyements, imperceptiblement; les bras arrondis, la poitrine mouvante, et le cou, la mince taille, les hautes hanches s'arrondissent en des contours estompés, suprême grâce des chairs délicatement amollies et des formes fuyantes et effacées; cependant repose la juvénile face, et des lèvres entr'ouvertes monte un souffle... Les bougies sur la cheminée brûlent; leurs flammes montent, blondes en pâlissant, bleuâtres, plus claires;

autour, le vague ombreux des feuillages sombres, le vague confus des porcelaines peintes, et, derrière, le clair vague de la glace et des reflets pacifiés. Le délicieux bal où je fus cet hiver, le salon plein de fleurs et de feuillages, discrètement illuminé, quand passèrent ces deux jeunes filles, blanches Anglaises! ici le tiède énombrement des choses, et mon amie; une chaleur, peu à peu, de son corps immobile; au long de son corps, en mon corps qu'elle effleure, une chaleur croît; pourquoi ne veut-elle point, si elle est malheureuse, changer sa vie? que doucement tiède est cette chaleur, et de son corps quel parfum monte! ce parfum quel est-il? un mélange de parfums subtils et qui pénètre; elle-même a mélangé ces essences; et ce parfum monte de toute sa chair, il monte de ses vêtements; de ses cheveux noués ensemble l'haleine se répand; aussi de ses lèvres; elle dort, la pauvre, entre mes bras amis; et je me grise de ses parfums; ce parfum mêlé, subtil, intime, dont elle a parfumé son corps, c'est qu'il se mêle au parfum même de son corps, et c'est lui, son corporel parfum, que je reconnaiss parmi l'intensité des essences des fleurs conjointes; oui, sa féminité; et le profond mystère de son sexe dans l'amour; luxurieusement, oh! démonialement, quand sous la maîtrise virile les puissances de la chair se délivrent dans le baiser, ainsi l'âcre et terrible et pâliSSante ivresse monte... Ah! jouir de cette joie!... Elle remue la tête, se tourne un peu; l'ai-je serrée trop fortement?... Elle me parle, mi-dormante :

— Qu'avez-vous? ah! je suis lasse... quelle heure est-il?

— Pas tard encore, demeurez.

La voilà immobile, si finement jolie, si jeunement coquette; oh! la triste existence qu'est la sienne; à celui qui l'aime, quel amour il faut, pour lui adoucir

les amertumes; pauvre qui va, à vingt ans, livrée aux mauvaises heures... ensemble, au contraire, ainsi dormir, en l'oubli... tous deux, ensemble; elle en a la sûreté de ma foi, moi dans son charme; et parmi les choses qui sont, communément, tous deux, joyeusement... nous irons ce soir, ainsi, au dehors, sous des ombrages, pendant de lointaines musiques... « tu m'aimes »... « et toi tu m'aimes »... oui, ne disons plus « je t'aime » mais « tu m'aimes » et « tu m'aimes » et baisons-nous... elle dort; moi je sens que je m'endors; j'entreferme mes yeux... voilà son corps; sa poitrine qui monte et monte; et le très doux parfum mêlé.... la belle nuit d'avril... tout à l'heure nous nous promènerons... l'air frais... nous allons partir... tout à l'heure... les deux bougies... là... au cours des boulevards... « j't'aim' mieux qu'mes moutons »... j't'aim' mieux... cette fille, yeux éhontés, frêle, aux lèvres rouges... la chambre, la cheminée haute... la salle... mon père... tous trois assis, mon père, ma mère... moi-même... pourquoi ma mère est-elle pâle?... elle me regarde... nous allons dîner, oui, sous le bosquet... la bonne... apportez la table... Léa... elle dresse la table... mon père... le concierge... une lettre... une lettre d'elle?... merci... un ondoiement, une rumeur, un lever de cieux... et vous, à jamais l'unique, la primitive aimée, Antonia... tout scintille... vous riez-vous?... les becs de gaz s'alignant infiniment... oh!... la nuit... froide et glacée, la nuit... Ah!!! mille épouvantements!!! quoi?... on me pousse, on m'arrache, on me tue... Rien... un rien... la chambre... Léa... Sapristi... m'étais-je endormi?...

— Félicitations, mon cher... C'est Léa... Eh bien, comment avez-vous dormi?... C'est Léa, debout, et qui rit... Vous sentez-vous un peu mieux?

— Et vous, ma chère amie

Elle se tourne en riant; je ris; elle marche dans le

salon... Évidemment, elle s'est éveillée tout à l'heure, elle m'a vu assoupi, elle s'est brusquement retirée d'auprès de moi... Ne suis-je pas bien ridicule? que faire? que pense-t-elle? Je me lève et vais m'asseoir sur le tabouret du piano; elle regarde, en face de moi, dans la glace; gaie, elle parle.

— Vous ne vous êtes donc pas couché hier?

— Il me semble que si, mademoiselle, et encore que j'ai convenablement dormi. Votre charme, il y a un instant, m'avait hypnotisé...

— Nous allons sortir, voulez-vous? il fait un temps superbe; nous irons une heure en voiture aux Champs-Élysées; cela vous va?

— Cela me remplit de joie.

— Et j'espère que vous ne dormirez pas.

— Non; vous me conterez des histoires.

— Parfaitement; je vous amuserai; vous me direz le programme.

— Ne soyez pas méchante.

Dieu sait si certains jours elle a besoin qu'on la prie pour parler.

— Je vais mettre mon chapeau.

Elle s'avance de mon côté; elle sourit et je vois ses dents blanches; ses yeux brillent, un peu moites; ses lèvres sont toutes roses, entr'ouvertes; toutes roses avec un très petit triangle, où apparaissent les blanches dents; oh! le bel air mélancolique que vous avez, mademoiselle; les blanches et rosées fossettes de vos joues; votre front en une mélancolie gracieuse incliné; et, là, vos grands yeux qui me regardent.

— Ma pauvre chère amie, comme je voudrais que vous soyez contente!

J'amène ses bras à moi, sur mon cou sa tête, sa chevelure; autour de sa taille mes bras; sans qu'elle l'aperçoive je baise ses cheveux, sans qu'elle l'aper-

çoive; et ainsi l'on est heureux; elle est douce, mon aimée, elle est belle, et elle est tendre; elle est bonne, mon amoureuse, et l'aimer est enchanteur!... Elle relève sa tête; l'air étonné, elle me considère, l'air attentif; elle lève sa main; signe que je me taise; quoi? elle écoute; gentiment elle me demande :

— Qu'est-ce que vous avez?

— Quoi donc?

— Êtes-vous souffrant?

— Mais non...

— Vous avez des palpitations de cœur?

Elle met sa main sur ma poitrine, à gauche, elle écoute; en effet, le cœur me bat plus fortement.

— Bien sûr? demande-t-elle encore.

— Non; ce n'est rien; je vous jure; je vous ai là; alors...

Et elle, doucement :

— Vous êtes un enfant.

Si doucement elle me dit cela, « vous êtes un enfant »; d'une voix si apaisée elle me dit cela et d'une voix si vraie; ses yeux souriants se font sérieux, tandis qu'elle me dit cela, « vous êtes un enfant »; et d'un cœur si profond, si féminine et si profonde, elle me dit cela que je suis un enfant, et s'éloigne, et s'éloigne, belle et charmante.

— Attendez-moi un peu, mon ami.

La voilà sur le pas de la porte; je réponds oui; elle passe la porte.

— Je mets mon chapeau et je reviens.

La porte est laissée à demi entr'ouverte; je m'assieds; j'attends; je m'occupe à attendre, à l'attendre.

— Je vais dire à Marie d'aller nous chercher une voiture... Marie!

— Voulez-vous que j'y aille moi-même?

— Non ; Marie ira.

Dans la chambre elle parle à Marie ; que lui dit-elle ? je n'entends pas ; et ici je ne fais rien ; je n'ai rien à faire ; demain je déjeune avec de Rivare, à onze heures ; dans un café des boulevards sans doute ; quand on s'est couché tard, c'est parfois assez difficile d'être à onze heures ou dix heures et demie à un rendez-vous ; le meilleur moyen de se lever sûrement de bonne heure serait de ne pas coucher chez soi ; ici, par exemple ; car, en somme, pourquoi suis-je ici ?...

— Me voilà.

Léa, sur la porte, coiffée de son chapeau à velours rouge ; gravement, pour rire ; aussi, je m'incline ; elle me répond en une révérence ; dehors, le roulement d'une voiture.

— La voiture, dit-elle ; descendons.

— Vous n'oubliez rien, Léa ?

— Non ; voici mon manteau.

— Donnez... Merci.

— Allons.

Nous sortons ; sur mon bras le manteau fourré, moelleux, chaud.

— Et vos gants ? vous n'en avez qu'un.

— Ah ! j'oubliais le second ; il est sur le piano ; prenez-le.

J'étais bien sûr qu'elle oublierait quelque chose, je le lui avais dit.

— Voici.

Marie qui rentre.

— La voiture est en bas, mademoiselle.

— Je rentrerai dans une heure, faites un peu de feu dans la chambre.

— Bonsoir, Marie.

Il faut soigneusement dire bonsoir à Marie ; Léa

descend; en touffes le satin noir de sa robe est relevé; elle descend; je la suis; à chacun de ses pas ses épaules ont un rejet en arrière; sur sa tête la rouge plume du chapeau se penche, se relève, se penche; très droite descend la jeune femme; lentement elle boutonne le long gant noir de sa main gauche; à chaque marche, d'un pas égal, elle descend, droite également; et c'est la rue, une clarté pâle et rougeâtre; et la voiture, une masse noire obstruant la lumière.

— Ne craignez-vous pas, dis-je, le froid d'une voiture découverte

— Non; le temps est beau.

— Vous montez?...

Elle monte; je monte.

— Prenez garde de vous asseoir sur ma robe.

Ça me vaudrait une rancune durable.

— Nous allons du côté de l'Arc-de-l'Étoile?

— Oui.

— Cocher, suivez les boulevards jusqu'à l'Arc-de-l'Étoile.

Je m'assieds; la voiture se meut; voilà Léa sérieuse et grave comme une pensionnaire du Théâtre-Français.

VIII

Dans les rues la voiture en marche...

... Un dans la foule illimitée des existences, telle je mène désormais ma course, un définitivement parmi les autres; tels se sont en moi créés l'aujourd'hui, l'ici, l'heure, la vie; une âme qui vole à des songes d'embrassement, c'est cela; c'est un songe féminin, l'aujourd'hui; c'est une chair féminine touchée, mon ici; mon heure, c'est une femme de qui je m'approche; et voici le rêve où va ma vie, cette fille en ce soir-ci... Et bourdonnent les rues, le boulevard, les bruits assoupis, la voiture qui marche, le cahotement, les roues sur les pavés, le soir clair, nous assis dans la voiture, le bruit et le cahotement qui roulent, les choses qui passent en défilés, la nuit délicieuse...

— N'est-ce pas, Léa parle, que cette nuit est vraiment poétique et tout à fait délicieuse?

En sortant, elle disait, Léa, elle disait à sa femme de chambre qu'elle rentrera dans une heure et qu'elle voulait avoir du feu; je la ramènerai et nous remonterons ensemble; les feuillages sont plus épais sur ce boulevard; je remonterai avec elle, je resterai un quart d'heure et je la quitterai, puisque je le dois; combien jolie, là, mi-renversée, dans la voiture! tour à tour

son visage est éclairé puis obscurci, tour à tour dans l'ombre indécise et dans le blanc des lumières, tandis que s'avance la voiture; près des becs de gaz, en effet, est une grande clarté, puis, après les becs, un obscurcissement; encore; le gaz de droite brille davantage; oh! sa belle blanche face, blanche mat, blanche d'ivoire, blanche de neige obscure, dans le noir qui l'enserre, et tour à tour plus blanche, plus lumineuse dans des lumières, et dans l'ombre s'atténuant, et puis resurgissant; cependant sur le bois uni du pavé roule la voiture où nous sommes; doucement, entre sa robe, je prends ses doigts; elle les retire un peu; et je lui dis;

— Votre visage dans cette ombre et ces clartés s'harmonise exquisement...

— Vraiment? Vous trouvez?

D'un ton persifleur, d'un ton ennuyé, méchante, elle répond; pourquoi est-elle ainsi? doucement je reprends :

— Oui, Léa; vous ne voulez pas que je vous le dise?

— Si; j'aime fort les compliments.

Il faut lui reprocher ce mot.

— Ah! Léa! des compliments!

Nous nous taisons; des gens passent; longuement le cocher secoue le fouet au long fil qui voltige en zigzags; j'ai laissé les doigts de Léa; elle est souvent désagréable lorsque nous sommes dehors; sans doute qu'elle a peur de manquer de tenue; pas moyen alors de lui parler, sinon avec toutes les formes de la dignité; voici le mur du réservoir; là tout à l'heure je passais seul; maintenant avec Léa; elle va devenir maussade; pourtant je ne puis rien lui dire qui ne la fâche. En une masse noire percée d'une couple de feux vient un tramway. Léa :

— Vous irez samedi à la fête de la Presse?

— La fête de l'hôtel Continental?

— Oui.

— Je ne sais pas; peut-être; et vous?

— J'ai été invitée pour être vendeuse.

— Ah!

— Lucie Harel organise une boutique; à la façon des magasins de nouveautés; on vendra de tout.

— J'ai entendu parler de cela; ce sera parfait. Et vous aurez un comptoir?

— Oui.

— J'irai donc.

Je ne m'en tirerai pas à moins de cent francs. Trouverai-je un prétexte pour rester chez moi? Léa ne me pardonnerait pas; si pourtant le prétexte était suffisant? je ne pourrai pas dire que j'étais malade; il faudrait que j'allègue quelque chose de sérieux; c'est si ennuyeux, ces soirées; bah! j'emmènerai Chavainne.

— Serez-vous costumée?

— Oui, en soubrette.

— Bravo.

— Je vais faire retoucher mon costume de la revue; je remplacerai les plissés du corsage qui n'allait du reste pas...

Oui, son costume de soubrette, satin rose, le tablier en dentelles, jupe courte...

— Je mettrai une ceinture de satin pareil et ferai poser des rubans aux manches; tout cela changera le costume; d'ailleurs je tâcherai d'avoir un autre tablier, un tablier qui sera très réussi, vous verrez.

— Un autre tablier?

— J'ai utilisé les dentelles de l'ancien; elles n'allait pas; ne croyez-vous pas que ce serait bien, tout simplement de la Valenciennes?

— Certainement.

Elle sourit de son idée, est-ce que, par hasard, elle voudrait me demander?...

— Et puis, continue-t-elle, cela ne coûte pas très cher; on trouve de la Valenciennes à quinze francs le mètre et trois mètres d'entre-deux suffiront largement.

C'est fait; je lui paierai sa dentelle; mais je n'irai pas à la fête.

— Vous avez une bonne idée, Léa; s'il ne vous faut que ce peu de dentelle, et que je puisse vous y être utile, je vous en prie...

— Je vous remercie; cela me fera plaisir.

Encore quatre ou cinq louis; ces quinze francs le mètre deviendront au moins vingt ou trente; mais le diable m'emporte si samedi je mets les pieds là-bas; parlons-lui d'autre chose; et n'ayons pas l'air contrarié.

— Votre costume de la revue était très joli; il fera toujours beaucoup d'effet.

— N'est-ce pas?

— D'ailleurs ces fêtes sont bien fréquentées.

— Oui.

— Savez-vous s'il y aura beaucoup de monde?

— Je n'en sais rien.

— Ah!

— Comment voulez-vous que je sache?

— On aurait pu vous dire... il n'y aura pas d'autre boutique que celle de Lucie Harel?

— Vous savez qu'elle sera très grande, cette boutique.

— C'est amusant cette idée d'installer pour rire un magasin de nouveautés; vous aurez un vrai succès...

Elle répond à peine; de nouveau son air indifférent; que lui dire?

— On n'a pas encore fait cela, ce me semble.

Elle se tait; elle a même entrefermé les yeux.

— Vous serez exquise avec ce costume; seulement il ne faudra pas vendre vos objets à des prix inabordables. Que diable vendrez-vous? Faudra pas non plus être trop aimable, vous savez que je serai jaloux.

Elle sourit, moqueusement, et à peine. C'est glacial, ces plaisanteries que je fais. Ne rentrerons-nous pas bientôt?

— Il commence à faire froid, dit Léa.

Elle fait semblant de n'avoir pas entendu ce que je lui dis.

— Vous avez froid, Léa! voulez-vous que nous rentrions

— Non; pas encore.

Des arbres noirs, des grilles, des lueurs bleues; c'est le parc Monceau; derrière la grille, sous les arbres, les allées; il serait bien agréable de se promener; par hasard, Léa voudrait-elle?

— Léa, voulez-vous que nous descendions et marchions un peu? si vous avez froid...

— Non; je n'ai pas froid; restons.

Tant pis; décidément elle ne veut rien dire ni rien faire; le soir est frais; elle va s'enrhummer.

— Léa, je vous en prie, mettez votre manteau.

Elle se soulève; elle tend un bras; je lui mets son manteau; elle a l'air de se résigner et comme si je la violentais. Eh bien, n'est-elle pas mieux maintenant? et si jolie dans les fourrures! les fourrures emmitouflent son cou; des fourrures sortent ses mains gantées de noir; si elle voulait être gentille, combien elle serait gentille! elle est charmante, immobile, comme enlisée sous les étoffes, sa blanche face comme émergeant des velours, des soieries et des fourrures; si les Desrieux la voyaient! ce serait drôle que quelque ami passât par-là; rien ne vaudrait mieux pour moi chez les Desrieux

que d'être aperçu avec elle; ils sont vraiment très à la mode, mais pourquoi se sont-ils tellement obstinés aux souliers à bouts carrés? et de Rivare, s'il me rencontrait, quel émerveillement! demain en déjeunant et se versant force bon vin, il me plaisanterait; il serait si jaloux et tant il admirera; il faudra que je l'invite un de ces soirs à dîner; nous irons au Cirque; non, je le conduirai aux Nouveautés; ainsi lui conterrai-je plus à propos mon histoire de Léa. Faut cependant que je parle un peu à Léa; quand elle ne dit rien, je ne sais quoi lui dire; les mêmes choses un jour l'intéressent, l'ennuient un autre; elle est capricieuse pis qu'aucune femme; de quoi lui parler? de son théâtre? c'est assommant; c'est un sujet.

- Savez-vous si vos répétitions commencent bientôt?
- Je ne crois pas.
- Pourquoi donc?
- La pièce fait tous les soirs de l'argent.
- Vous savez ce que c'est, la nouvelle pièce?
- Pas du tout.
- Vous ne paraîtrez qu'au troisième acte, m'avez-vous dit.
- J'aime beaucoup mieux ne paraître qu'à un seul acte.
- Ah?
- Je ne comprends pas qu'on veuille paraître à tous les actes quand on n'a pas les premiers rôles. L'année dernière, la petite Manuela a réussi avec ses couplets du dernier acte; voyez au contraire Darvilly qui a beaucoup plus de talent et est beaucoup plus jolie que Manuela; car enfin elle n'a rien de bien extraordinaire, Manuela; la façon dont elle joue cette année le prouve; il est vrai que la pièce est si bête! eh bien, Darvilly qui est en scène pendant la moitié de la pièce, passe inaperçue.

— Un peu par sa faute; elle n'est pas excellente.
— Elle joue très bien, elle a une très jolie voix, et elle est bien mieux que toutes vos petites figurantes; elles sont trop ridicules à la fin, ces demoiselles; vous êtes toujours à parler d'artistes, de chant, d'art, et quand vous voyez quelqu'un qui sait jouer, vous n'y faites même pas attention.

Il faut l'arrêter par un compliment.

— Mais, ma chère amie, il me semble que le succès que vous obtenez tous les soirs prouve le contraire.

Elle se tait; elle ne s'offense pas; voilà les compliments qui touchent la corde sensible et sont toujours admis.

— Voyez donc, montre Léa, cette femme en robe claire, de l'autre côté du boulevard; quelle idée, sortir ainsi en cette saison!

De l'autre côté du boulevard une dame élégamment vêtue, d'une toilette claire.

— C'est drôle, en effet; elle n'est pas mal d'ailleurs, la toilette.

— Mais en cette saison!

Elle me regarde, avec un demi-sourire, un air étonné.

— Il est vrai que ce n'est pas dans l'usage.

— N'est-ce pas?

Elle n'entend pas, ma pauvre Léa, que je me moque d'elle et qu'elle est ridicule; elle a des étonnements et des indignations si peu motivés; elle n'en revenait pas, cet après-midi, de l'histoire de Jacques.

— Il n'y a presque personne, dit-elle, ce soir dans les rues.

— C'est pourtant une belle soirée.

— Oui, mais un peu fraîche.

— Je suis sûr que vous avez froid; pourquoi ne voulez-vous pas rentrer?

— Mais non, je n'ai pas froid.

Elle s'entête; elle a froid; elle ne veut pas l'avouer; que les femmes sont étranges! il est certain que l'air fraîchit; dans les arbres court une brise plus forte; voici déjà la place des Ternes; jamais nous n'irons jusqu'aux Champs-Élysées; il n'y a personne sur le boulevard; les rues sont affreusement tristes; si nous allons jusqu'aux Champs-Élysées, nous ne rentrerons pas avant minuit ou une heure.

— Il fait froid, dit Léa; si vous voulez, rentrons.

Ah! enfin.

— Cocher, nous retournons; rue Stévens, quatorze.

Le cocher arrête; la voiture tourne; le cheval, maintenu, se raidit; nous partons; le trot recommence; également, le trot du cheval, et la trépidation dans la voiture; encore, le roulement monotone; le fouet claque longuement; une voiture auprès de nous; elle nous dépasse; pourquoi allons-nous si lentement? sur le trottoir deux très vieilles gens; le bruit des roues; le léger cahotement; de nouveau, le parc Monceau, la rotonde; dans un quart d'heure, nous serons arrivés; que va me dire Léa? je monterai avec elle; il faut que je monte avec elle; avec elle j'entrerai dans sa chambre; me laissera-t-elle? l'autre jour elle a voulu que je partisse tout de suite; oui, mais habituellement j'attends jusqu'à ce qu'elle commence à se déshabiller; quand nous arriverons avec la voiture devant sa porte, il faudra, par prudence, que je lui demande à l'accompagner; elle descendra de voiture la première; puisqu'elle est à droite, elle sera du côté du trottoir; elle consentira au moins à ce que je la ramène dans sa chambre; alors que me dira-t-elle? me laissera-t-elle enfin rester? non, cela est invraisemblable; je ne voudrais pas non plus; un quart

d'heure dans sa chambre, pendant qu'elle ôtera son manteau et son chapeau; ce sera parfait; si pourtant elle voulait me garder! elle doit penser que ce lui est nécessaire un jour ou l'autre, une fois à la fin; ce soir elle paraît s'être arrangée pour être libre; si c'était ce soir! si ce n'était pas encore ce soir! il faut pourtant qu'elle se décide; elle ne peut s'imaginer que je veuille être toujours un amant platonique; je ne lui ai jamais déclaré, en somme, pareille intention; elle ne doit pas s'imaginer non plus qu'elle m'ait réduit à tout endurer sans en rien obtenir; oh! que de trouble! La file longue des lumières se rapproche; d'autres voitures; c'est le boulevard Malesherbes; notre voiture s'avance, Léa, et moi; pourquoi m'accepterait-elle aujourd'hui plutôt qu'hier? depuis si longtemps, elle réussit à me congédier gentiment; mais je ne lui demandais rien, je n'avais l'air de rien lui demander; alors comment d'elle-même m'aurait-elle prié? voilà ce qui serait admirable, qu'un jour, elle, elle voulût! et près de moi la voici, immobile; hélas! combien lointain, l'espoir! immobile, indifférente et quelconque, la voici; vaguement elle regarde devant elle; elle cache ses mains dans son manteau: elle a ses yeux négligemment ouverts devant elle; nous allons en cette nuit calme, sans fatigue; les maisons hautes et mi-sombres ont des fenêtres rouges claires; à gauche, les arbres; le trot égal, sur la chaussée, du cheval; le cheval gris blanc qui régulièrement trotte; ici, elle, silencieuse et immobile, qui rêvasse sans doute, elle, indifférente, quelconque, immobile, immobile et sans amour; oh! quand viendra-t-il le jour où elle se donnera, si la voici encore sans amour, blanche silhouette féminine! mais tout au fond de cette âme n'y aurait-il, humble, ignoré, un peu de naissante simple amitié? ma constante dévotion n'a pas pu ne point

la toucher; l'amour filtre en le cœur aimé; le désir sollicite et attire; c'est un aimant, aimer; pourquoi au profond de son être une affection ne serait-elle pas née, apte à grandir, à devenir amour? Aujourd'hui, si ses paroles comme ses yeux se taisent, c'est que l'amitié germerait loin des lèvres et des regards, mais au fond de son cœur; berçons-nous en mon souhait le plus chimérique; quelque jour elle aimerait, l'enfant qui est assise là et dont le corps longe mon corps; si frêle, l'enfant insoucieuse qui près de moi s'abandonne, dans la nuit fraîche, au songe du ne-pas-penser, sous le ciel clair d'étoiles. Par les confuses routes, les routes indistinctes des horizons, en l'ondoiement de notre marche de rêve, et sous le bas ronflement harmonique des roues dans les rues, le continu roulement de l'heureuse voiture où tous deux nous aillons... à ma Léa amoureusement je parle, afin uniquement que des paroles dans le soir montent, et je parle :

— Mon amie, à quoi rêvez-vous?

Vers moi elle tourne un regard, pâlement, comme sans pensée; elle se tait; sur les pavés rudement roule la voiture; Léa, de nouveau, regarde en face d'elle, muette; elle ne rêve pas, elle ne songe pas; à quoi rêvez-vous? à rien; à quoi rêvez-vous? je ne sais; à quoi rêvez-vous? je ne puis; à quoi et à quoi rêvez-vous? à rien, je ne puis, je ne sais, je ne rêve et je ne pense; hélas! hélas! je ne te donnerai pas le rêve, et éternellement tu seras l'immobile et sans amour; vaguement elle regarde devant elle; le ciel clair, moins clair déjà, brille encore; entre les masses des arbres vogue la voiture; et la grise silhouette du vieux cocher au dos courbé se dresse hautement; et voici que la voix de Léa s'entend :

— Pourvu que Marie n'oublie pas le feu!

— Vous avez froid, Léa.

— Un peu.

— Serrez-vous contre moi.

Légèrement elle se serre contre moi, et elle sourit, penchant la tête.

— Bien, dis-je; ainsi vous vous réchaufferez.

— D'un côté, oui.

— Alors approchez-vous davantage.

— Voulez-vous rester tranquille!

Doucement elle me gronde; nous sommes dehors; faut de la tenue; oui, des gens nous regardent; quel est ce monsieur élégant qui vient à l'encontre de nous, les yeux sur nous? pourquoi ce monsieur nous regarde-t-il? il continue; c'est ennuyeux, enfin; il passe auprès de la voiture; voyons s'il se tourne; non, il ne se tourne pas; que nous voulait-il? est-ce que Léa l'a vu? elle n'a pas fait semblant; voilà un monsieur qui connaît Léa; je suis sûr qu'il est vexé; il m'envie, le bonhomme; dame, tout le monde ne se promène pas en voiture à minuit avec Léa d'Arsay; le voit-on encore, ce monsieur? oui, là-bas; ah! il se tourne, il se tourne; va, mon ami, tu peux attendre sous l'orme.

— Voici la place Blanche, Léa; nous serons bientôt chez vous.

Claquement de fouet dans l'air; la voiture roule sur les pavés.

— Voyez donc, Léa; on dirait qu'on démolit cette maison.

— Qu'est-ce que cette maison? un café?

Mais nous approchons... chez vous, disais-je; chez elle; l'instant décisif alors?... c'est absurde de se troubler de la sorte, subitement, sans raison; j'ai auprès de moi la plus jolie jeune femme; je viens de me promener avec elle; je vais rentrer avec elle; que voudrais-je de mieux? le monsieur de tout à l'heure devait enrager; je suis le plus fortuné des hommes...

Ah! mortel, mortel ennui! je deviens fou ; ne suis-je pas certain d'être heureux, ne dois-je pas l'être?... Déjà la place Pigalle; et ce cocher qui va à toute vitesse; le passage Stévens; dans une minute, sa porte; mon Dieu, mon Dieu, que va-t-elle me dire? que va-t-elle faire? que vais-je faire! le cocher ralentit, tourne; elle va me renvoyer encore; ah! sa maison, sa chambre... la voiture s'arrête; Léa se lève, elle descend; c'est épouvantable, cette angoisse; ma pauvre amie, enfin voudrait-elle? Léa! elle est descendue... quoi?...

— Eh bien, vous ne payez pas le cocher?

Je ne paie pas le cocher; c'est vrai; pardon; deux francs cinquante; voilà... Léa sonne à la porte... je suis perdu; oh! je vous en supplie...

— Vous me permettez de vous accompagner?

— Si vous voulez.

Sacrebleu! pas dommage... la voiture s'en va... parbleu, montons... quelle heure est-il? il n'est pas minuit; nous avons le temps; quand je rentre tard chez moi, mon concierge me fait attendre des quarts d'heure à la porte; c'est insupportable.

IX

Léa monte devant moi; nous montons; le long des murs pâles, nos ombres; combien ai-je sur moi d'argent? j'avais dans mon porte-cartes cinquante francs, dans ma poche quatre louis; cela fait, cinquante et quatre-vingts, cent trente francs; j'ai d'autre argent chez moi; n'importe, la fin du mois sera pénible; faudra que Léa soit raisonnable; en attendant, montons; nous sommes arrivés; la porte ouverte; Marie.

— Bonsoir, Marie.

— Bonsoir, monsieur.

Léa :

— Vous n'avez pas oublié le feu, Marie?

— Non, mademoiselle; si mademoiselle veut entrer dans sa chambre...

Au fond du corridor, la porte du cabinet de toilette; derrière est la chambre; nonchalamment s'avance Léa, avec sa gentille nonchalance; la suivrais-je? attendre qu'elle me le dise? elle l'oublierait; mais si elle me renvoie? tant pis, ce serait trop bête de rester dans le corridor; j'entre; elle me grondera, si elle veut; et je traverse le cabinet de toilette, la porte de la chambre; dans la chambre luit le feu de bois; la veilleuse au plafond éclaire aussi; aussi, sur la

petite table, deux bougies; Léa est assise, auprès du feu; la clarté blanche d'albâtre de la veilleuse, et le feu clairement rouge sur les bûches incessamment courant, frétillant; dans un fauteuil, tout près, la jeune femme; elle se chauffe, coiffée encore et gantée, immobile, dans une ombre; et luit la flamme montante des deux pareilles bougies; sur sa robe le feu a des reflets, dorés, sombres; oh! la bonne et molle température.

— Vous aviez froid, n'est-ce pas, Léa?

Elle ne voulait pas rentrer, l'entêtée.

— Vous devriez retirer votre manteau et votre chapeau.

Elle reste devant le feu, parmi l'ombre éclairée par le feu, dans le fauteuil; maintenant s'entête-t-elle à avoir trop chaud? mais elle se lève, vive, vivement debout; et d'une voix rapide :

— Oui, il fait trop chaud ici.

Elle enlève son chapeau, le jette sur le lit; elle réajuste ses cheveux; elle retire ses gants, les lance sur le lit; je m'adosse à la cheminée; elle déboutonne son manteau; je vais l'aider.

— Merci, Marie va m'aider.

Marie l'aide; je reviens à la cheminée; Marie emporte le manteau; le feu me chauffe les mollets; Léa se tourne, elle sourit.

— Eh bien, que faites-vous là avec votre chapeau à la main et votre pardessus boutonné?

Que veut-elle? elle veut que je quitte mon pardessus? pourquoi? rester? ce serait possible?... je lui ai répondu quelques mots... toujours souriante la voilà...

— Si vous me le permettez... disais-je.

Et lentement elle se tourne, lentement, avec des hanchements, vers l'armoire à glace, en face de la cheminée; près de la croisée, sur une chaise, je mets

mon chapeau, mon pardessus; sur mon pardessus mon chapeau; Léa, devant l'armoire à glace, ordonne les bouillonnés de son corsage sur sa poitrine et le ruban noir de son cou; je suis debout contre le mur, contre le rideau fermé de la fenêtre; dans la glace je vois sa mignonne figure et ses mines jolies, ce corps manifesté et dissimulé successivement par les vêtements; c'est la mode admirable de notre temps, qui sait cacher et montrer tour à tour les formes féminines; en des mouvements d'un charme très félin, tandis que ses cheveux tressautent sur son front mat, elle s'approche de moi; y pensé-je? voudrait-elle ce soir? elle m'a dit de poser mon pardessus; quoi alors? vers elle je fais un pas; nous nous arrêtons; oh! dans son regard, la vraie tendresse! victoire donc! est-ce le jour, enfin? câlinement elle murmure :

— Si vous étiez gentil, vous iriez, là, cinq minutes seulement, dans le salon.

— Oui, très bien, comme vous voudrez.

Sur la cheminée elle prend un bougeoir, allume les bougies. Ainsi elle consent; elle veut que je l'attende.

— Vous allez attendre ici; cinq minutes; surtout ne jouez pas du piano.

Et refermant la porte :

— A tout à l'heure.

De nouveau me voici dans le salon; combien autre qu'il y a une heure! évidemment Léa veut que je reste, évidemment; sans cela, elle ne me ferait pas attendre qu'elle ait achevé sa toilette; et elle est si aimable ce soir! je n'ai pas à en douter, elle veut que je reste; mais pourquoi ce soir-ci plutôt qu'un autre? et pourquoi pas ce soir-ci? je n'en dois pas douter, elle me garde; quelle émotion cette idée me donne! dire que tout à l'heure elle m'appellera, et que dans sa chambre je rentrerai, et qu'entre mes bras je la tiendrai,

que je déferai ses soyeux, longs, parfumés vêtements, et qu'en son lit tout à l'heure!... Ne nous grisons pas; voyons; faut faire attention à ce que je vais faire; d'abord il serait bon que je prisse toutes mes précautions, pendant que je suis seul; depuis l'urinoir du boulevard Sébastopol, voilà presque six heures... le cabinet est à gauche dans l'antichambre; dans une conversation tendre il faut de la tranquillité; mais gare à sortir d'ici sans bruit, sans qu'on m'entende; il y a sans doute de la lumière dans l'antichambre; d'ailleurs j'ai des allumettes; ouvrons la porte; attention! sans bruit; sur la pointe des pieds... quelle chance! il y a de la lumière; justement la porte est entrebâillée; allons... gare aussi à ne pas me salir... ouf! la précaution n'était pas inutile; je laisse la porte entrebâillée comme elle était; la porte du salon; bien doucement; là; bravo! personne ne m'aura entendu; et maintenant mettons-nous dans ce fauteuil, bien commodément. Léa se déshabille; elle va se couvrir d'une robe de chambre; c'est extraordinaire que jamais elle n'ait voulu retirer ou mettre une bottine devant moi; quelle heure est-il?... minuit moins un quart; Léa n'est habituellement pas longue à s'habiller; dans un instant elle m'appellera. Je suis tout à fait ridicule; j'ai préparé, il n'y a pas deux heures, ce que je voulais faire, des choses que j'ai résolues depuis un mois, et je n'y pense même point; cela est pourtant simple; Léa veut que je reste cette nuit avec elle; eh bien, je dois refuser, je lui donnerai la meilleure preuve de mon amour, en respectant mon amour; en n'acceptant pas le don de son corps auquel elle se juge obligée, en n'imitant pas les autres épris seulement d'une vaine passion, mais en l'aimant profondément et voulant être aimé; c'est cela; au lieu de recevoir son sacrifice, je lui offrirai le mien; et si

elle s'offensait? non; je lui dirai pourquoi je pars, et elle sera émue. Ah! je suis lâche et imbécile; j'hésite à présent; l'occasion si longtemps espérée est venue, et j'hésite. Eh non, je n'hésite pas; que diable, ce n'est pas si fort; il faut choisir, d'avoir cette fille comme les autres pour une nuit, ou d'aimer et peut-être se faire une amie; pas besoin de préparer de grandes phrases ni de se battre les flancs; tout à l'heure, simplement, je lui dirai bonsoir... et elle croira que je suis un timide et un niais, ou, mieux, que je souffre de quelque accès d'une syphilis gagnée au cours de mon platonisme. Mon Dieu, qu'elle est longue à faire sa toilette! quelle heure?... minuit moins dix; elle n'en finira pas; plusieurs fois déjà elle m'a attardé ici pour me congédier après un quart d'heure de chatteries; c'est exaspérant d'attendre et ne savoir à quoi s'en tenir; Léa se rirait de moi à la fin; pense-t-elle que je m'amuse, dans ce salon, à espérer qu'il lui plaise d'ouvrir la porte? et je vais faire le généreux, le magnanime, poser au pur amour, plutôt que de profiter tout bêtement de la bonne aubaine d'une bonne nuit; simagrées et plaisanteries; Léa me renvoie parce que je ne sais pas la forcer à me garder; je la laisse se jouer de moi et je m'invente ce divin prétexte de la vouloir conquérir par le respect; je suis plus absurdement faible qu'un gamin; il faut que ça finisse; donc, ce soir, tant pis, je couche avec elle; ce serait trop de sottise; une affaire depuis si long-temps entreprise et à tant de frais continuée, et qui n'aboutirait à rien; tant d'argent et tant d'ennuis pour le plaisir de contempler les beaux yeux d'une demoiselle; une demoiselle qui joue les travestis aux Nouveautés; quelle bêtise! ça vaut deux cents francs et c'est tout; poser aux sentiments dans ce monde-là! une fille qui tous les soirs fait l'invite sur les planches

et les jours de déche fréquente dans les maisons de rendez-vous; oui, elle y fréquenterait, ça ne m'étonnerait aucunement; et la femme de chambre qui sert à consoler les messieurs mal partagés; parbleu, je pourrai mieux employer mon argent qu'à lui payer des dentelles pour ses costumes; ce sera joli samedi au Continental; je jouerai un beau personnage au milieu de ces gens qu'elle allumera et qui le lendemain apporteront leurs cartes; et c'est une chaleur, une cohue, comme au bal des Artistes où mon chapeau a été défoncé; et ces boutiques dont on sort sans avoir de quoi prendre un fiacre pour rentrer chez soi... Mais, sacrédié, qu'elle est longue ce soir! c'est impatientant. Je vais frapper à la porte. Non, je ne peux pas. Oh! quelle patience il faut! Je crois que je l'entends. D'ici on ne peut rien entendre dans la chambre. Si; elle ouvre la porte; enfin!...

— Eh bien, mon cher, que faites-vous là? vous vous ennuyez beaucoup?

Dans un long peignoir flottant, blanc de crème, légèrement serré à la taille, toute blanche dans les blancs crémeux plis flottants.

— Je puis entrer?

— Entrez.

Auprès de la cheminée, dans le fauteuil bas elle va s'étendre; sur une chaise, des jupons blancs; à côté, pendante, la robe noire; le feu de la cheminée est presque éteint; une chaleur égale, tiède; contre la fenêtre voilà mon chapeau et mon pardessus; je prends une chaise basse, et près de Léa je vais m'asseoir; elle est étendue dans le fauteuil, les mains allongées; dans le fauteuil bleu à la bande large brodée, elle, blanche, aux joues rosées. Appuyée à l'armoire à glace est une petite table en peluche, et, dessus, vingt menues choses, boîtes, objets d'ivoire, ciseaux, vagues

choses, dans la lumière très blanche de la chambre. Nous sommes assis, parmi le calme tiède et silencieux de la chambre...

— Vous ne m'avez pas conté ce que vous avez fait tantôt, quand vous m'avez quittée.

Elle me parle; je lui réponds :

— Oh! rien absolument.

Qu'elle est jolie ce soir!

— Vous avez au moins dîné et vous êtes allé chez vous?

— Vous voulez savoir exactement ce que j'ai fait?

— Oui, contez-moi cela.

— Eh bien, en sortant d'ici j'ai été voir un jeune gentleman, mon ami, avec lequel je me suis promené durant un quart d'heure.

Elle sourit.

— Et avec cet ami vous avez parlé de moi.

— Nécessairement.

— Et votre ami vous a beaucoup jalouse. Alors où avez-vous été?

Où?

— Où j'ai été?

... Ce soir... la foule affairée et pressée, dans Paris, le soir à six heures; les rues pleines; les voitures hâtées et ralenties; le Palais-Royal...

— J'étais au Palais-Royal.

La blonde femme rencontrée aux vitres du Louvre, si provocante et mince, haute, fière, hélas! perdue dans les passants.

— Mon ami a dû aller aujourd'hui au Théâtre-Français entendre *Ruy-Blas*; j'ai refusé de l'y accompagner.

— Pour moi; cela est héroïque.

C'eût été intéressant de revoir *Ruy-Blas*; mais j'ai refusé; ensuite j'ai dîné.

— Ensuite j'ai dîné; où? dans un café de l'avenue de

l'Opéra; vous ne connaissez point ces lieux modestes. Désirez-vous savoir quel a été mon menu?

— Vous me le direz la prochaine fois que nous dînerons ensemble. Et là aussi vous avez vu de vos amis?

— Aucun.

Mais la très jolie femme qui était assise en face de moi, avec le vieux monsieur si chauve, huissier ou consul; la très jolie femme que j'aurais voulu revoir et qui riait.

— Près de moi seulement il y avait une belle dame qu'escortait un vieux monsieur sans doute consul ou notaire.

— Félicitations.

Dans le café vif d'éclatantes colorations et lumineux, le confort du dîner lent et des inconnus observés... Le vin, le jeu, les belles... Et tout à coup, très brillante en la rue nocturne, et sur des ombres, la façade de l'Éden-Théâtre, Excelsior vu jadis, les cortèges des danseuses; et mon ami, celui qui va se marier, l'excellamment heureux, l'aimé, lui, de l'aimée.

— Je suis rentré chez moi, sans incidents, ayant seulement vu un homme aimé d'une femme qu'il aime; permettez que je note le cas.

— Cas rare certes, un homme qui aime.

— Vous croyez?

— Il y a si peu de femmes qu'un homme puisse aimer; une femme à qui plusieurs hommes disent qu'ils l'aiment, n'est aimée par aucun.

C'est mal, ce que dit Léa; que lui répondrai-je qui ne la froisse point? pourquoi ne sont-elles pas aimées, toutes et toutes les femmes, sinon qu'elles ne veulent pas être aimées.

— Si une femme, dis-je, n'est pas aimée, c'est, souvent, qu'elle ne veut pas l'être.

... Car, en cela coupable ou méritoire, toute femme

est complice du non-amour de qui l'a vue. Léa sourit, un peu moqueuse; elle considère le feu qui s'éteint; elle est telle à peu près qu'en sa photographie.

— On vous a remis tout de suite ma carte chez vous? demande-t-elle.

— Oui; mais si je n'étais pas rentré chez moi?...

— Vous deviez rentrer.

— J'avais une heure à perdre avant de venir; je suis resté à la maison.

— A quoi faire?

— Pas grand'chose; j'ai écrit.

Et puis, la belle nuit à la croisée, sur le jardin et les arbres, les grands arbres devant ma croisée, le jardin toujours désert et sans fleurs, grandiose, et ce parfum de nuit qui me vient des croisées ouvertes; et puis, traversant les rues vides et les boulevards bruyants, la même nuit, avec l'orgue de Barbarie et les refrains connus, si doux dans l'ombre... le dirai-je à Léa?

— En revenant chez vous ce soir, j'ai été poursuivi par un orgue de Barbarie qui remplissait mon chemin de gémissements.

— Vous aimez pourtant la musique.

— Plus que jamais, moins que vous.

Et ses lettres... « Léa d'Arsay prie monsieur Daniel Prince... » Pourquoi Léa saurait-elle que j'ai relu ses lettres? pour le moins elle se moquerait; et que lui dire de ses tristes lettres? et mes projets, encore renouvelés, de lui sacrifier mon désir! peut-être qu'elle avait raison, et qu'il est rare, l'homme qui aime, et que jamais elle ne fut aimée; moi non plus ne l'aime-rai-je donc pas? hélas! que je l'aime peu, que peu je l'aime, moi qui m'efforce à l'amour!

— Vous avez eu, reprend-elle, une très belle journée.

— Une plus belle soirée, malgré l'horrible inconvenance d'un assoupissement...

Elle rit.

— Et, pour finir, une délicieuse promenade en voiture, avec une jeune femme très charmante mais si mauvaise.

Était-elle, en effet mauvaise! et le monsieur qui nous suivait sur le boulevard; la butte Montmartre visible dans la brume; la ligne des maisons aux fenêtres claires et des arbres foncés dans la nuit; oui, mais combien charmante en sa feinte dignité, grave et drôle! maintenant charmante sans feintises; elle a redressé sa tête, blonde et blanche, hors de la blancheur blonde des étoffes flottantes; et un fin corps d'enfant féminin, gracile, fluet et potelé; un invitant sourire, une promesse aux caresses, une mollesse inclinée à s'abandonner en des bras; car en cette heure où la journée fuit et n'est plus, après la journée quelconque éteinte, c'est la nuit, l'heure de l'amour.

— ... O mon amie... vos lèvres sont frivoles et aux vents d'ici elles s'envolent...

Et ses mains; et, de ses mains, par mes mains et mes bras et mon cœur, une vapeur, un frémissement, une chaleur, une poignance monte jusqu'à mes yeux; vais-je chanceler? tant pis pour les longs respects, pour les amours humbles, les beaux projets, les tardives amours préparées si longuement, les départs, les renoncements, tant pis pour les renoncements, je la veux! et je la regarde, en sa pâleur charnelle annonciatrice de joie, celle à qui pour un songe je ne renoncerai pas. Cependant de mes mains elle retire ses mains; je me recule de deux pas; elle vient vers moi; sur mes épaules elle met ses mains; et, comme d'elle je me grise et déraisonne, elle me parle...

— Vous viendrez samedi à la fête de l'hôtel Continental; vous verrez que je serai jolie...

Oui, certes...

— ... Je serais si attristée de ne pas vous trouver; et puis, je vous ferai honneur...

Vraiment...

— ... Vous m'apporterez, n'est-ce pas, ce tablier pour mon costume...

Son costume?... oui, ce tablier, cet argent que je lui ai promis... je n'y songeais plus... elle le désire tout de suite; je le lui ai promis; d'ailleurs, c'est bien le moins; bah! débarrassons-nous-en dès maintenant...

— Si vous vouliez me dire à peu près ce qu'il vous faut, Léa, et me pardonner de vous en laisser le soin...

— Je ne sais pas... cela ferait... tout au plus... une centaine de francs.

— Permettez que je vous les remette.

J'ai un billet de cinquante francs dans mon porte-cartes, plusieurs louis dans mon porte-monnaie; rien que des pièces de vingt francs; cela fera cent dix francs; soit; trois louis et cinquante francs, là, sur la cheminée.

— Vous êtes gentil, dit Léa.

Elle revient vers moi; je lui ai fait plaisir; ça me coûte encore un peu cher; mais elle sera contente de moi et sera aimable; et puis, j'ai ainsi moins de scrupules à rester cette nuit, plus de droits; d'ailleurs ne puis-je donc lui prouver mon amour sans la refuser? si tendrement, si doucement, si bonnement je l'aimerai cette nuit, que cela vaudra tous les discours et tous les renoncements; certes, si je sais me conduire, je réussirai mieux, en restant avec elle, à lui prouver mon vrai amour; voilà ce qu'il faut faire; et entre ses cheveux je lui dis :

— Ainsi, vous me gardez?

Ses grands yeux, ses grands yeux étonnés, on dirait apitoyés... que veulent-ils?

— Oh! pas ce soir; je vous en prie; je ne peux pas...
Comment? pas ce soir? elle ne veut pas?

— La prochaine fois, je vous promets... je ne peux pas.

Encore, encore, elle ne veut pas?... je ne puis la forcer... vraiment, elle ne veut pas.

— Léa, vous ne voulez pas?

— Je vous jure...

Et pourquoi insister?

— Bonsoir donc.

Pourquoi lui ai-je demandé? comment n'ai-je pas tenu ma résolution, ne suis-je pas parti comme je le devais, à mon honneur?

— Bonsoir, mon amie.

Et j'embrasse son front; délices en allées et impossibles, mortelles et désespérées délices!

— Venez mercredi à trois heures, dit-elle.

— Volontiers, je vous remercie.

Pourquoi ai-je encore voulu l'avoir? hélas! celle qu'encore je ne vais pas avoir. Il faut partir; voilà mon pardessus, mon chapeau.

— Au revoir, dit-elle, à mercredi, trois heures.

Elle a pris le bougeoir et ouvre la porte du salon; Marie est là; nous traversons le vestibule.

— A mercredi, trois heures, dis-je.

Non, je ne la reverrai plus; je ne la dois plus revoir; pourquoi la reverrais-je? à jamais elles ont péri, les possibilités d'aimer entre elle et moi... Blanche et jolie inoubliablement, mon amie me tend sa main.

— Au revoir.

— Au revoir.

Amicale elle sourit; sur sa poitrine voltigent les lueurs blondes et nocturnes.

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE BUSSIÈRE
SAINT-AMAND (CHER)

— N° d'édit : 304. — N° d'imp : 1234. —
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1968.

Imprimé en France

27 562

Dans *Les Lauriers sont coupés*, me dit Joyce, le lecteur se trouve installé, dès les premières lignes, dans la pensée du personnage principal, et c'est le déroulement ininterrompu de cette pensée qui, se substituant complètement à la forme usuelle du récit, nous apprend ce que fait ce personnage et ce qui lui arrive... "Du reste, ajouta-t-il, lisez *Les Lauriers sont coupés*". Quelque temps s'écoula avant qu'il me fût possible de me procurer un exemplaire du livre d'Edouard Dujardin et de le lire. Quand je le lus enfin, je constatai qu'en effet *Les Lauriers sont coupés*, bien que totalement différent, par l'esprit et le style, de l'ouvrage de James Joyce, devait être considéré comme une des sources formelles de *Ulysses*.

Edouard Dujardin a voulu exprimer quelque chose qui n'avait pas encore été exprimé avant lui ; et c'est ce qui l'a conduit à la découverte, à la création de cette forme. C'est à lui que tout le mérite en revient : il a fait une tentative hardie, et cette tentative a réussi. On le verra en lisant *Les Lauriers sont coupés*.

Valery Larbaud

BIBLIOTHÈQUE

10 | 18

PRIX CONSEILLE : 5 F

PQ2220. DBL3 1968



a39001



003907980b

12/70

72-1

